

Sommaire

Liminaire p. 5

Notes de voyages

- Un mois et demi en Extrême-Orient
R. Salaün p. 11
- Voyage en Chine p. 17

Un petit paysan du début du siècle

L. Augros p. 25

Un petit prêtre de rien du tout

J. M. Ploux p. 39

Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi

Un membre de l'Atelier
« Santé » p. 45

Sur les grands chantiers

René Caclin p. 61

En participant aux obsèques de Raymond Bouttefeux

André Depierre p. 67

Liminaire

« Je suis professeur retraité (Etat) et catholique depuis toujours. J'ai donc côtoyé pendant des dizaines d'années (Esprit, Prêtres-ouvriers, etc...) cette crise à visages divers que nous voyons chaque jour.

Il y a quelques années (dix ou quinze ans ?) je m'étais abonné à la Lettre aux Communautés, mais j'en assez vite cessé : je n'y comprenais rien : c'était écrit en langage d'initiés, donc pour un laïc isolé de ces milieux, en charabia.

« Depuis 2, 3, 4 ans, on parle plus clair dans l'Eglise : le « pauvre type » commence à saisir. Et je vois que votre L.A.C. en bénéficie. Vous m'avez envoyé récemment le « Spécial » hiver 1971. Et ma foi ça m'a parlé. L'article d'A. Bousquié en particulier m'a paru cerner avec une précision peu commune la question de la foi : le bistouri n'était pour moi jamais allé si loin. J'ai couvert ces pages de « B., TB., bravo, excellent ». Le lecteur de St Jean de la Croix voit enfin mis en place l'irruption divine en des activités transitives et expressives (syndicats, liturgie...). On n'y dérobe rien ni à Dieu, ni à l'homme. Ça ne se voit pas couramment... ni même rarement... ».

Cette lettre reçue il y a quelques mois, donne heureusement la tonalité de ce numéro, tout entier consacré à ce qu'il conviendrait d'appeler : « le combat de Jacob pour notre temps ».

N'assistons-nous pas aujourd'hui à une resurgence de la prière ? Des enquêtes dans ce domaine se multiplient (1). Les monastères font recette, qu'ils aient la silhouette du roman médiéval ou de Le Corbusier, peu importe. Des expériences nouvelles de vie contemplative sont tentées, à travers les villes et les campagnes... Toute une jeunesse, assoiffée de réalisme et d'authenticité,

(1) Selon un sondage récent de la S.O.F.R.E.S. :

72 % des Français prient

21 % vont à la messe régulièrement.

découvre Dieu dans sa « différence » et son étrangeté. Juste retour du banquier, ces jeunes aujourd'hui revendiquent « tout AUTRE » le Dieu naguère si proche « d'une prière dans toute la vie », ce Dieu trop vite domicilié et domestiqué dans les demeures et les luttes humaines.

Au delà des modes, des techniques et des écoles — qu'elles aient l'air de yoga ou de zen — des hommes cherchent la route de Dieu sans crainte de la déroute de sa transcendance. Sur cette route bien des itinéraires, bien des demeures : au sein de ce pluralisme — féconde richesse du patrimoine de l'Eglise — une veine particulière, la prière de ceux qui expérimentent leur foi au contact de l'incroyance.

Les contributions retenues pour ce numéro sont issues de cette veine. D'origines et de factures diverses elles sont des témoignages de plusieurs générations qui, à travers et au delà du temps et des distances culturelles, nouent dialogue entre elles sur l'expérience de Dieu.

1941

Un homme — Louis AUGROS — ouvre à Lisieux, à quelques mètres du carmel de Sœur Thérèse, un séminaire qui casse le moule ancestral de fabrication cléricale issue du concile de Trente.

D'emblée, il propose à ces jeunes hommes une intuition révolutionnaire et pourtant déconcertante de banalité : fidélité au réel. En écho à Joseph Cardijn et à Georges Guérin, il découvre que le réel, c'est à la fois une « France, pays de mission » et une vocation neuve pour des hommes qui veulent consacrer leur existence au monde païen surgi de notre terre natale.

Lisieux, c'est une nouveauté insolite. Comme toute nouveauté, elle provoque un phénomène de rejet. L'insularisation si souvent constatée au cours de ces trente années apparaît vraiment soudée à notre naissance.

Sur cette route neuve et solitaire, le Père AUGROS n'a qu'un repère, la foi ; qu'un guide, Abraham. Au sein de l'Institution, il fait jaillir, dans la même coulée, le prophétisme et la mission. La rencontre d'Emmanuel Suhard et de Louis Augros engendre une nouvelle génération de prêtres. Les jocistes avaient ouvert la voie quinze ans plus tôt ; au tour maintenant des prêtres de tracer leur chemin, à leur manière, en communauté de destin avec les hommes : même élan, même ferveur que l'épopée jociste. Le témoignage du petit paysan du début de ce siècle exprime une étonnante parenté avec Thérèse de Lisieux : même feu, même désert, même fidélité à travers une route singulièrement jalonnée d'espérances et d'exils.

1972, autre témoignage, autre génération

Un homme de la trentaine, « Un petit prêtre de rien du tout » perdu dans le sud-algérien au milieu de ses frères musulmans...

Homme de prière, homme de frontière : « Par la prière, écrit-il, se tenir sur la frontière jusqu'au bout de sa vie ». Cette petite phrase coule sereine et à l'aise vers le fleuve de la grande et folle tradition de François d'Assise, de Thérèse de Lisieux.

Frontières aux mille visages : frontière du moine et du missionnaire, de la nuit et de la lumière... frontière du silence et de la parole, de la communion et de la différence... Frontière du péché et de la sainteté, de l'ennui et de la JOIE car, « au milieu de tout cela, INVINCIBLE la JOIE ».

La prière apparaît alors comme l'expérience la plus radicale de la frontière, celle entre Dieu et l'homme. Frontière sans altération ni compromis qui manifeste dans le même mouvement la vérité de Dieu et la vérité de l'homme.

Les éphémérides de Jean-Marie PLOUX font apparaître ainsi un étonnant paradoxe : elles sont à la fois contemporaines du courant thérésien et du courant actuel incarné par tant de jeunes qui courent aujourd'hui à Taizé ou ailleurs en quête d'un absolu qu'ils ne trouvent ni dans la société ni dans les Eglises. Refuge ? alibi ? désertion des tâches humaines ? dira-t-on... Reproches faciles qui libèrent, à bon compte, une mauvaise conscience et qui, de toutes manières, ne prennent pas la mesure de cette anarchique tentative pour reconnaître que Dieu est Dieu.

1972 : Que se passe-t-il dans un atelier ?

C'est cette purification existentielle de la foi qui est l'objet de l'article qui s'intitule : « Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi ».

Ecrit par un membre de l'atelier Santé, cet article a d'abord été publié dans la revue Présences (1). Il exprime une démarche personnelle rude et solitaire. Il manifeste et illustre, comme un exemple parmi d'autres, la résonance considérable que peut avoir sur une conscience ainsi engagée l'interrogation psychanalytique. A travers et au delà du décapage qu'elle suscite, cette interrogation provoque une nouvelle manière de comprendre, de vivre et d'annoncer sa Foi.

— : —

Ce numéro nous offre également un double témoignage : celui d'un prêtre ouvrier qui vit la condition ouvrière la plus rude sur un grand chantier de Savoie et celui d'un autre prêtre ouvrier qui, lui, meurt au sein de cette même condition ouvrière dans une usine à Lyon.

« BISTROT — BOULOT — DODO »

C'est une véritable séquence des « Temps Modernes » de Charlot. Mais une séquence qui nous déporte 150 ans en arrière, aux origines du monde ouvrier, car il s'agit du même mépris de l'homme. Le témoignage de René CACLIN nous coupe le souffle. Il nous parvient comme un cri et comme un appel qui déchirent notre sécurité. Au cœur du monde ouvrier actuel, des générations d'hommes, de marginaux, d'étrangers connaissent le même broiement et la même solitude concentrationnaire qu'au début du siècle dernier. Ils demeurent sans défense, sans recours, sans langage. Et l'Eglise leur reste aussi lointaine et étrangère que la société. René a accueilli, plus que d'autres, cette singulière interpellation.

(1) N° 118 de Présences, 69, rue Danton — 91 - DRAVEIL.

A ceux qui s'intéressent aux problèmes psychiatriques actuels, signalons le prochain numéro (119) de Présences :

Crise de la Psychiatrie (R. Angelergues et G. Daumezon).

Les orientations contemporaines de la Psychiatrie (Robert Castel) et un ensemble de contributions sur malades et familles face aux courants psychiatriques d'aujourd'hui.

S'inscrit dans la même veine, le deuxième témoignage. Il porte sur toute une vie brusquement révélée à elle-même et aux autres par le déchirement de la mort : Raymond BOUTTEFEUX, prêtre ouvrier à Lyon, meurt en effet subitement à son travail le 9 mars dernier.

Ses obsèques rassemblent dans une même amitié autour de son cercueil la multitude de ses frères qui le pleurent. Journée lourde de souffrance à travers laquelle perce cependant une étonnante espérance. Chacun à sa manière, André DEPIERRE, à l'église, et un militant syndicaliste, sur la place, expriment l'un et l'autre ce qui habite le cœur de tous : la certitude qu'une telle mort porte un avenir et une lumière.

NOTES DE VOYAGES

La livraison de ce numéro Été 1972 vous propose d'entrée un survol aux antipodes de l'hexagone : deux flashes modestes, à partir de deux voyages au Japon et en Chine veulent élargir notre regard occidental dont l'inlassable tentation est de se croire ou de se vouloir normatif et universel. L'Orient, qu'il soit sous le signe du capitalisme le plus avancé ou qu'il figure comme la singulière tête de file contestataire du monde socialiste, demeure souvent à nos yeux cet univers désespérément autre, lointain et inconnu. Mais, que nous le voulions ou non, ni notre ignorance, ni notre distance n'empêcheront que ces vieux pays, aux cultures plus ancestrales que les nôtres, ne deviennent le nouveau centre de gravité de la planète de demain.

Un mois et demi en Extrême-Orient

René Salaiün

Parler de pays aussi lointains que le Japon ou Taïwan (que nous appelons Formose) pour y avoir passé quelques semaines (1) est téméraire. J'ai toute chance d'être partiel ou inexact, de déformer une réalité que j'ai vue du dehors, sous un angle. Je n'ai parlé à des Japonais ou à des Chinois que par l'intermédiaire de francophones. Eh ! oui, les Orientaux pensent, parlent, écrivent en langage oriental ! L'anglais est bien un peu présent, comme une langue utilitaire, mais il reste étranger. Le français, à peine existe-t-il là-bas. Raison de plus pour éviter de regarder avec des lunettes françaises, et de mesurer à l'aune des valeurs et schémas qui nous sont chers.

On a insisté pour que je me risque à donner quelques impressions. Je le fais sans sécurité. Même superficiel et mal équilibré, un aperçu sur des peuples enracinés dans une autre histoire et une autre géographie, sur une Eglise semée en d'autres terrains culturels, quand même peut nous aider à élargir notre horizon et notre esprit, donc à être modestes.

(1) Cinq semaines au Japon, pour cinq sessions en des secteurs différents, et une semaine à Taïwan pour une session dans l'est de l'île.

J'ai vu des pays admirables.

Taïwan, grande comme la Belgique, grimpe aux environs de 4 000 m. Elle est enrobée de forêts presque jusqu'aux sommets, elle tombe à pic sur le Pacifique à l'Est, elle est coupée de profondes gorges dont les parois sont souvent de marbre, et ses plaines sont une maqueterie : les Portugais l'avaient au XVI^e siècle appelée « la Belle » (Formosa).

Le Japon est tout montagnes, mer et îles. Les plaines sont étroites, mais surcultivées, moyennant toutes les techniques de pointes : elles nourrissent 105 millions de mangeurs de riz et fournissent à l'exportation. Les massifs volcaniques portent haut des cratères remplis de beaux lacs — à moins qu'ils ne crachent le feu — et sont soigneusement couverts d'une forêt aussitôt replantée que coupée : les Japonais ont le culte des arbres, des jardins et des fleurs. Des golfes et des baies s'insinuent partout : on n'est jamais loin de la mer. La Méditerranée du Sud-Est est comme un grand lac emprisonné dans un archipel multiforme et multicolore.

Sur ce qui n'est pas la haute montagne, donc sur une portion restreinte de ces territoires modestes, grouille une fourmillière humaine : 14 millions de Taïwanais, et plus de 100 millions de Japonais. Des fourmis pour le travail mais pas pour le caractère revêché. L'Européen apparaît lourd et sans délicatesse, quand on a goûté la gentillesse et la politesse raffinée qui sont de mise du Japon à la Thaïlande. Des fourmis aussi pour l'instinct de groupe, le besoin d'être avec, et de faire corps, qui marque les Japonais : tout seul on est perdu. Des fourmis qui n'intègrent pas comme ça les cigales étrangères dans leur collectif. Une grande fierté, pour ne pas dire orgueil, de chacun (rien de pire que de perdre la face) et de tous : le nationalisme japonais a remplacé la conquête guerrière par la bataille économique : il s'agit bien sûr de faire vivre des millions d'hommes, mais tout autant d'imposer le respect et l'admiration aux occidentaux dont on a trop subi la loi.

Peu de goût pour la spéculation, la métaphysique, les raisonnements : on sent, on intuitionne, on cherche finalement la relation, grâce au « kokoro » (un peu le cœur selon Pascal), plus qu'on ne discute d'idées, même quand les étudiants brassent et rebrassent les thèmes importés d'Occident. Par contre un dynamisme étonnant, le sens de l'action efficace, le goût et la capacité de tout lire, imiter, adapter, en le japonisant ou en le sinisant. Rien d'étonnant à la réussite économique de ces pays, si on se souvient en plus qu'il n'y a presque pas de congés payés au Japon, et qu'on travaille tous les jours à Taïwan, sauf deux dimanches par mois.

Occidentaux, nous accuserions facilement le Japon de tendance au fascisme. En réalité le modèle que nous avons connu ne

colle pas exactement avec ce qu'il a hérité de son histoire propre : un type verticaliste de société. La norme est d'une part la reconnaissance des hiérarchies, et, d'autre part, la lutte et la concurrence pour monter dans la hiérarchie. On n'est pas, du moins pas encore, très sensible à la dimension horizontale, dont le clivage entre les classes, la pratique du syndicalisme, la solidarité ouvrière ou paysanne, ont développé chez nous l'importance. L'allégeance que l'on vouait hier encore à une seigneurie féodale (celle d'un « daïmio ») on la voue spontanément à une firme industrielle : on *est* de Mitsubishi ou de Toyota... On revendique moins contre le « patron » à l'occidentale, que pour ne pas être en-dessous de la firme rivale. Il est facile d'imaginer ce que cette mentalité verticaliste peut offrir comme facilités à un capitalisme, dont la vigueur conquérante et les performances étonnantes ne sont pas désagréables au patriotisme populaire.

Cela durera-t-il, et jusqu'à quand ? Les responsables du boom japonais dans l'esprit de leur race ont pris des risques avec une audace inouïe. Ils ont réussi. Mais qu'en sera-t-il le jour, qui a peut-être commencé, où surgiront les difficultés ? Les Américains resserrent l'entrée de leur marché. Les nuisances du développement se font sentir : désertion des campagnes, concentration étouffante de 60 millions de personnes sur la bande côtière sud-est, comme s'il y avait plus que toute la population française entre Vannes et Bayonne, avec 500 000 habitants à La Rochelle ou Saint-Nazaire, 3 millions à Nantes, 15 millions à Bordeaux et environs, etc... La circulation s'engorge à la limite de l'étouffement. La mer intérieure est polluée au point que par endroits il en monte des bulles. Les logements sont exigus, et les salaires inférieurs ne le sont pas moins.

Tokyo, reconstruite à la diable, après les pilonnages de la guerre, est une ville laide, sans comparaison avec les très belles vieilles capitales.

Aussi ne faut-il pas s'étonner des réactions, qui ne mettent pas encore en danger le pouvoir des grands dirigeants de l'industrie, mais qui disent le malaise. Ce n'est pas le parti socialiste qui fera la révolution : son crédit est limité, ses ambitions ne dépassent pas celles de sociaux-démocrates européens. Le communisme, divisé, a une audience chez les étudiants (pour le temps des études), et une petite implantation dans le monde ouvrier. Il semblerait que le monde populaire écoute mieux un mouvement récent, mi-religieux bouddhiste (sous le nom de Sokagakkai) mi politique (sous le nom de Komei-Kai), d'allure fascisante aux yeux d'un occidental, mais qui assure aux petits un encadrement, des soutiens, une possibilité d'agir.

Et la religion ? Je ne saurais en juger, car il faudrait trancher entre des appréciations très différentes.

Le nombre et la beauté des monastères, ceux des anciennes capitales par exemple, la variété des sectes d'inspiration shintoïste, bouddhiste ou même chrétienne, la persistance de certaines pratiques dans le peuple, indiqueraient que les Japonais sont encore assez dévots, même s'ils le sont moins que les Chinois de Taïwan. Seulement, m'a-t-on fait observer, le modernisme apporte ici comme ailleurs une désacralisation à laquelle ce peuple de la terre était et est assez prédisposé nativement. Cette érosion religieuse atteint évidemment en premier lieu le bouddhisme : les bonzes ressentent et affirment la nécessité d'une purification et d'un approfondissement.

Mais il est bien évident que l'évangélisation se trouve elle aussi prise de court, lorsque le terrain de la religion qui lui était le plus familier se dérobe. Un prêtre français me disait : « Ce peuple étonnant est capable de tout capter et de tout digérer... sauf la foi chrétienne ».

A l'inverse un autre estimait qu'il emprunte beaucoup aux éléments moraux et culturels apportés par les chrétiens, qu'il professe un réel respect pour le catholicisme et le protestantisme, encore que la critique anticléricale importée d'Occident commence à prendre sur les étudiants. De toute façon apprécier le sérieux des institutions chrétiennes, la formation qu'on y donne, la valeur morale de beaucoup de croyants, ce n'est pas se convertir par la foi à Jésus-Christ. Or, l'implantation de l'Eglise, par toutes sortes d'institutions de type caritatif, social et surtout scolaire, est très forte, surtout comparée à la modicité des communautés de chrétiens.

Ceux-ci, toutes confessions comprises, sont un million. Les catholiques sont 300 000, guère plus. Le sang des martyrs — ils furent nombreux — n'a pas eu la germination de nos premiers siècles. Il faut constater surtout que l'Eglise plafonne. Les conversions ne font guère plus que compenser les déperditions : les chrétiens de Nagasaki (où François-Xavier inaugura jadis l'évangélisation) se fondent dans l'anonymat quand ils émigrent dans les énormes villes du Sud-Est. Qu'est-ce qu'il faut faire ? se demandent non seulement les missionnaires venus de tous les coins d'Europe et d'Amérique, mais les prêtres japonais eux-mêmes, trop nombreux si on considère le nombre des fidèles, et pleins de perplexité en face de la majorité incroyante.

Evangeliser n'est pas recruter : mais cette baisse du nombre des adhésions conduit à poser le problème non plus en termes de statistique, donc plus ou moins de prosélytisme, mais en termes d'enracinement de la foi et de l'Eglise en terres extrême-orientales. L'Evangile tombe-t-il là-bas d'en-haut comme une idéologie toute constituée et une organisation puissante à adopter telles quelles, ou bien propose-t-il un sens nouveau et des perspectives insoupçonnées à tout ce que le génie de ces peuples a trouvé et continue de chercher de meilleur ? Les chrétiens, les prêtres, les communautés sont-ils un autre monde ou des partenaires, des concurrents ou des compagnons, au sein du devenir spirituel en même temps que social de ces pays ? Qu'en est-il et surtout qu'en sera-t-il des déclarations audacieuses des évêques d'Asie (Symposium de Manille en 1970) : « Nous nous sentons solidaires du réveil des masses, et nous regrettons d'avoir plutôt favorisé nos intérêts de boutique, alors que nous aurions dû être plus vigoureux pour défendre la justice et les droits des hommes. Nous n'avons pas assez incarné l'Eglise dans les chemins et les modèles culturels respectifs de nos pays... L'Eglise ne peut installer des flots de richesse dans un océan de misère. Nous devons être l'Eglise des pauvres »... Dans le malaise des jeunes, aussi manifeste là-bas qu'ici, chez les chrétiens comme chez les autres, saura-t-on déceler des appels authentiques, et saura-t-on leur apporter des réponses novatrices ?

Autrement dit, les difficultés sur lesquelles nous butons et peinons ici se retrouvent là-bas, dans un autre contexte.

Les tensions ne manquent pas, encore moins les disparités. Disparité entre missionnaires étrangers (prêtres et religieuses),

et chrétiens japonais (évêques, prêtres, religieux, laïcs) : c'est à ceux-ci qu'appartient en premier lieu la responsabilité de l'Eglise et de sa fidélité, de sorte que ceux-là ne peuvent envisager des options neuves, concernant le statut des prêtres, les institutions, l'action catholique, le politique, etc... de façon autonome, en oubliant qu'ils sont au service et non pas au commandement. Cela se complique des disparités nombreuses parmi ces missionnaires venus de pays très divers et appartenant à toutes sortes d'instituts, avec bien évidemment des sensibilités, habitudes et idées propres. Parmi les Français (il faudrait dire les francophones, car j'ai travaillé aussi avec des Canadiens, des Belges, des Suisses), nous retrouvons les tendances pastorales françaises : disons, pour faire court, ceux qui sont pour la tradition, ceux pour une rénovation, ceux pour l'action catholique, ceux qui cherchent une manière nouvelle de s'insérer. En fond de tableau, le problème des institutions, qui ont eu un sens, qui l'ont peut-être encore, mais qui épaississent lourdement les traits de l'Eglise, de sorte que certains et certaines les mettent en question...

Parmi les Japonais de même. Les jeunes, du moins les étudiants, posent les mêmes problèmes que nous connaissons ici. Les chrétiens ont beau être sociologiquement cantonnés (dans la petite classe moyenne, sans grand dépassement vers le haut de l'échelle sociale et culturelle, ni dans le monde populaire ouvrier ou paysan), ils ne sont pas uniformes. Le plus grand nombre se rassemble autour d'un lieu de culte, et du prêtre, avec tendance à former ce que nous appelons un ghetto : c'est, disent les prêtres, assez conforme au tempérament national. Parmi ceux-ci des gens sérieusement formés, de grande qualité chré-

tienne, et très capables de prendre en charge l'avenir de l'Eglise. Le type militant, tel que nous le connaissons en France, existe peu : la JOC en a suscité quelques-uns ; mais d'après le témoignage des prêtres français, il y a encore moins de réalisations en milieux non ouvriers. Parmi les inventions que l'Eglise doit faire, la promotion des laïcs s'impose au premier plan. Beaucoup en sont conscients, mais on discute très fort sur les modalités, en fonction de ce qu'est le Japon. D'autres inventions devront se faire, pour transformer la signification de l'Eglise : son rapport avec les questions humaines y compris le politique, son insertion en monde populaire, et, à l'intérieur de la communauté, de nouvelles relations : entre les prêtres, entre les évêques et les prêtres, entre les familles religieuses. Au cœur de tout cela une recherche en commun, de type pastoral, incluant la réflexion théologique et la documentation apportée par les sciences humaines.

C'est loin d'être fait. Du moins les questions sont posées. Elles provoquent les inévitables affrontements. Peut-être la tension la plus grave est-elle située entre les évêques japonais et les jeunes prêtres. Elle se traduit là-bas aussi par la baisse des entrées au séminaire. Autrement dit, l'Eglise est acculée à s'interroger elle-même en face de ce monde, à qui elle doit la Parole de Jésus-Christ ; elle ne peut reconduire tels quels les insertions, les modes de relations, la compréhension, le dialogue, le style institutionnel, le rapport parole et sacrement, la hiérarchie des tâches, auxquels elle s'était habituée.

Invité à aider les missionnaires francophones dans leur réflexion, accueilli très fraternellement, sentant très fort, derrière la crainte de théories ou de thèses sans prise sur la réalité orientale, l'espoir d'une aide utile, désireux de ne pas avoir occasionné pour rien ou trop peu une telle dépense financière, je me suis progressivement enhardi à proposer des grilles familiaires de réflexion. Elles furent parfois contestées au nom de la situation, ce qui était pour moi le bénéfice de cette rencontre avec d'autres, de l'obligation de tenir compte d'un autre contexte. Ce genre d'échanges fait partie de la communion des églises, et ils ont leur indéniable utilité. Encore faut-il envisager que, sans tarder, ce soient des frères de ces églises lointaines qui viennent un jour nous proposer leur manière de réfléchir et leurs conclusions.

Surtout il est indispensable qu'avec les ressources locales ces églises s'équipent et s'entraînent en vue de la réflexion et du travail en commun : le coup de main amical venant de l'extérieur aura alors plus de chance de tomber juste, le dialogue risquera moins de virer au monologue, et les modestes églises nouvelles éviteront d'être des colonies spirituelles de l'Occident.

Ces considérations désintéressées étant faites, je dois reconnaître que j'ai eu de la chance de faire une telle équipée, et que je garde un grand souvenir de si beaux pays, de peuples si remarquables, de l'hospitalité et du courage apostolique des frères qui m'ont reçu.

Voyage en Chine

La « Lettre aux Communautés » est heureuse d'ouvrir ses colonnes à des auteurs qui n'ont pas habituellement accès aux grands moyens d'information. Ces pages ont en effet été écrites par un jeune foyer ouvrier dont le mari est immigré espagnol. Elles ne présentent ni une étude ni un rapport exhaustif de voyage. Elles sont un témoignage qui relate les premières impressions de ce contact étonnant.

« Il vaut mieux voir une fois qu'entendre mille fois »

dît un vieux proverbe chinois.

Une conférence d'Han Suyn, notre appartenance aux amitiés franco-chinoises, l'interpellation de cette société chinoise créée sur des valeurs nouvelles ou plutôt sur une reformulation de nos valeurs : tout cela et surtout l'aide de quelques amis, nous voici vivant pendant un mois cette aventure extraordinaire, historique pour nous, foyer ouvrier... LA CHINE.

Un des buts de notre voyage était de mieux connaître la CHI-

NE à travers la vie quotidienne des Chinois pour la faire « découvrir » par notre milieu rural et ouvrier.

Les réactions de crainte (le fameux péril jaune !), l'incompréhension de l'intérêt d'un tel voyage nous avaient fait déjà comprendre l'immense tâche que nous aurions au retour.

La Chine étant devenue en quelques mois à la une de tous les journaux, nous avons rencontré autour de nous beaucoup d'intérêt

et de sérieux dans nos échanges.

Mais comme toujours ce sont les plus humbles qui ont le mieux compris : un vieil ouvrier d'usine, une paysanne chrétienne..., les jeunes aussi, qui sentent à quel point notre civilisation est en crise de valeur, en recherche, où la fin d'un monde semble apparaître. Quelle sera la place et la dimension de l'homme dans ce mon-

de nouveau ? Quelle est notre espérance et notre référence à Jésus-Christ ?

Nous ne pensons pas répondre à toutes ces interrogations que nous avons portées en nous, en Chine. Ce n'est pas si simple. Mais nous vous livrons ce que nous avons vu et vécu en souhaitant que ce soit entre vous et nous l'amorce d'un dialogue.

« Le monde vous appartient. L'avenir de la Chine vous appartient, vous les jeunes vous êtes dynamiques, en plein épanouissement, comme le soleil à 8 heures du matin. C'est en vous que réside l'espoir ».

(Mao-Tsé-Toung, novembre 57).

S'il nous fallait résumer la Chine en quelques mots, nous dirions : c'est un pays pauvre, propre, libéré et en marche. Pour bien comprendre la Chine aujourd'hui et sa formidable évolution, il ne faut pas perdre de vue là d'où elle vient, ni faire de comparaison avec nos schémas occidentaux. Nos interprètes nous l'ont rappelé au long de notre voyage. Ce pays des famines et des grandes calamités a réussi à renverser en même temps « les trois montagnes assises sur le dos des Chinois : le féodalisme, l'impérialisme et le Kuo-Min-Tang » et à donner à 800 millions de personnes ce qui nous apparaît l'essentiel vital pour un homme :

- de quoi se nourrir, se loger, se vêtir par son travail,
- de quoi se soigner,

— l'enseignement et la culture pour tous.

Comment en vingt-deux ans cela a-t-il été possible ?

Nous l'avons mieux compris en faisant notre périple de CANTON à PEKIN en passant par CHANGHAY, SAO-SAN le village natal de Mao, etc., en visitant les usines, les communes populaires, dans nos contacts et en nous promenant dans la rue.

Nous avons vu un peuple, dans un grand élan humanitaire, construire une société nouvelle où l'homme se veut le centre de ses préoccupations ou les laissés-pour compte, les plus petits sont mis à l'honneur et proposés en modèles ; et comment cet homme appelé à se dépasser pour une cause commune, qu'il a acceptée

et comprise, peut accomplir de grandes choses, dans un débridement de créativité, en assumant ses responsabilités petites ou grandes là où il est.

« C'est toujours à partir de petits faits quotidiens qu'on parvient à la compréhension du monde ».

Servir le peuple

« Comme nous avons à cœur les intérêts du peuple, les souffrances de la grande majorité du peuple, mourir pour lui, c'est donner à notre mort toute sa signification ».

(Mao, septembre 44).

Cette phrase fait partie des trois articles les plus lus en Chine, qui sont enseignés aux enfants dès l'école maternelle. Le but pédagogique est de leur donner une formation morale et politique ; cet oubli de soi, qui va jusqu'au sacrifice, se développe à un niveau collectif et n'a pas ce caractère de charité individuelle que nous connaissons trop souvent en Occident. Lorsque nous avons visité le canal du drapeau rouge, un paysan ayant participé aux travaux, blessé trois fois, reconnu par tous à cause de son courage, nous l'avons accompagné tout au long de ces trois jours. Par sa présence, son visage aux traits burinés, son sourire humble et fier à la fois, nous avons pu imaginer le travail collectif de ces trois cent mille paysans s'affrontant à la montagne pour dévier

Pour nous la compréhension de ce système socialiste, vécu et discuté par 800 millions de Chinois, s'est faite grâce à la rencontre de quelques visages, à des témoignages reçus et à la vue des réalisations concrètes qui souvent nous ont bouleversés.

le fleuve, afin de faire revivre, grâce à l'irrigation, ce district de 500 villages où l'eau était plus précieuse que l'huile. Au cours de ce dur travail, auquel chacun participait, les enfants en revenant de l'école taillaient une pierre chaque jour. Ainsi s'élaboraient une solidarité, une conscience politique en s'affrontant à la nature, à la technique et en les soumettant pour le bien de l'homme.

Mais « ce service du peuple » n'est pas limité aux frontières de la Chine. Il les dépasse par un internationalisme unissant tous les peuples en lutte. Témoin cette manifestation de trois millions de jeunes à PEKIN en solidarité avec les étudiants et les ouvriers en grève en mai 68, en FRANCE.

La dictature du prolétariat

**« D'où viennent les idées justes...
L'existence sociale des hommes
détermine leur pensée ».**

(Mai 63).

Le mot dictature éveille en nous un malaise, une crainte ; dans nos esprits, l'idée d'oppression et de dictature voisinent. Le désir d'éclaircir ce point a été constant tout au long de notre voyage et surtout à travers nos contacts dans les usines. Nous en avons visité sept et principalement des usines de textile, étant donné que le seul ouvrier du groupe travaillait dans le textile. Cette attention nous a montré le souci que nos accompagnateurs chinois avaient de répondre aux souhaits exprimés.

La dictature du prolétariat, c'est le pouvoir aux travailleurs. Ce sont eux qui ont brisé l'exploitation de l'homme par l'homme et qui détiennent l'énergie révolutionnaire. Tout organisme, de l'Université à l'Usine en passant par des communes populaires, a un comité révolutionnaire issu de la triple union : cadres du parti, armée populaire de libération et représentants des masses élus par

elles. Aucune décision n'est appliquée sans être auparavant discutée, critiquée et approuvée. Même si l'on remet en cause des membres ou des attitudes du comité révolutionnaire, cela peut se faire en dernier ressort par des tableaux muraux, portant ainsi devant l'opinion publique cette contradiction. Le système économique n'est pas basé sur le profit ni sur la compétition, mais sur les besoins réels du peuple. Par exemple : le prix des produits n'est pas en rapport avec leur valeur réelle, mais avec leur nécessité. Le prix d'un kilo de tomates est égal au prix d'un kilo de viande, car la viande est considérée comme vitale pour l'homme. Plus un bien est nécessaire, moins il est cher. Le loyer correspond à 4 % du salaire, eau, gaz, électricité compris, etc. Mais les produits d'exportation comme les objets d'art (jade, ivoire) sont très chers, mais ce ne sont pas les Chinois qui les achètent.

**« Nous servons le peuple et ne craignons
donc pas, si nous avons des insuffisances,
qu'on les relève et qu'on les critique.
N'importe qui peut les relever ».**

(Mao).

Ce système égalitaire nous
l'avons vu à travers le mode de

vie : l'habitat est le même pour
tous, pas de quartiers riches ou

Un se divise en deux

Triompher de l'individualisme sur le plan idéologique

pauvres ; l'habillement est simple, sobre, fonctionnel (pantalons ou jupes et chemisettes) ; l'échelle des salaires est de un à trois (différence due à l'ancienneté ou au poste occupé). Mais c'est surtout très réel au niveau des rapports des Chinois entre eux : la promotion de la femme semble se faire sans agressivité ni féminisme exagéré.

La pensée de Mao-Tsé-Toung part des réalités concrètes, des événements vécus dans des moments précis (lettres, poèmes, essais). Les Chinois tentent de l'appliquer de la même manière à partir de la pratique et du terrain.

Dans une papeterie, l'évacuation des eaux usées se faisait à proximité des champs et des pay-

Nous avons vécu pendant un mois avec 3 interprètes et c'est surtout à travers eux et grâce à eux que nous avons compris cette lutte du peuple chinois. Totale-ment disponibles au cours des visites, faisant l'impossible pour nous comprendre, répondre à nos questions, ils l'étaient encore le soir, les temps de détente, discutant sans relâche, sans découragement par rapport à notre manière occidentale de penser. Cette force tranquille et cet accueil ont été contagieux au sein de notre groupe : nous avons désormais un autre regard sur ces réalités.

Pour eux, tout peut servir à progresser, à se transformer. Dans cette progression, la critique et

Un exemple : le comité d'accueil de CHANGHAI nous proposait un programme en nous donnant des informations sur cette immense ville ouvrière (10 millions d'habitants avec sa banlieue). Au cours de cette intervention faite par un responsable, un ouvrier d'usine présent ose l'interrompre pour compléter et enrichir cette information.

sans. La présence d'acide causait des pertes de récoltes. Paysans, ouvriers, techniciens se rencontrent pour étudier ce problème avec l'aide de la pensée-Mao, la production pendant ce temps est perturbée, mais ces eaux usées furent traitées et même transformées en engrais pour enrichir les terres. Ainsi « Du mal peut sortir un bien ».

l'auto-critique en sont les rouages et la pensée-Mao la force motrice. Dans les auto-critiques que nous avons entendues ce qui nous a frappés c'est l'absence de culpabilisation. Oui, on reconnaît l'erreur et cette erreur est due justement au fait que le sens critique a manqué.

Exemple : à l'école secondaire de Pékin, une adolescente, responsable et garde rouge de sa classe, participait, ainsi que ses camarades, à la récolte chez des paysans. Chaque soir il était fait l'éloge de ceux qui avaient rempli leur travail avec le plus de conscience. Elle n'était jamais citée et en souffrait, pourtant elle travaillait bien et de plus était

Pratique et théorie

responsable de son équipe qui, à travers elle, n'était pas revalorisée. Elle sentait naître en elle un malaise, ses camarades la gênaient par leurs regards.

Aussi le soir elle étudie la pensée de Mao. « Un communiste doit avoir un esprit révolutionnaire sans craindre les difficultés ni la

mort à l'encontre du renom et des intérêts personnels ».

Par son étude, elle s'est rendu compte que sa susceptibilité n'était pas normale et elle arrive à se poser la question : « Pour quoi vit-on, pour l'intérêt personnel ou l'oubli de soi dans un esprit révolutionnaire ? ».

« Tu seras ouvrier ou paysan ». Ce n'était pas une idée nouvelle à Mao, mais elle a été appliquée après la révolution culturelle. Nous l'avons vu dans toutes les écoles visitées, où les bureaux de classe voisinent avec les ateliers de production, à l'Université de Tsinghoua, berceau de la révolution culturelle. Nous l'avons également constaté à l'école du 7 mai où les cadres viennent tous par roulement, pour quelques mois ou plusieurs années, s'associer et s'initier au travail soit dans les ateliers soit dans les champs (8 heures) ; simultanément se fait l'étude de Marxisme-Léninisme et de la pensée de Mao.

Mais pour nous, ouvriers, c'est à l'usine que nous avons compris le mieux les effets de ce profond changement. Tout le monde doit être à l'école des travailleurs, par le travail manuel et l'écoute de leur pensée, car ils ont une conception plus juste du monde et des véritables réalités économiques.

Il est difficile d'exprimer en quelques mots et surtout de traduire ce qu'un ouvrier immigré travaillant en France peut res-

sentir après avoir vu travailler sans précipitation mais avec sérieux ces ouvriers qui sur place (avec les techniciens) discutent pour résoudre un problème précis. Nous avons été frappés de constater l'absence de pointage et d'appareil pour calculer le rendement.

On ne fait pas marcher l'ouvrier avec des primes ou des augmentations de salaire : cette tendance s'était infiltrée sous l'influence de la ligne révisionniste au sein des syndicats. Elle a été balayée au moment de la révolution culturelle à cause du danger qu'elle représentait en créant, par ce système, une « petite bourgeoisie » dans la classe ouvrière. Pour l'instant, un projet de « Congrès des ouvriers » est au stade expérimental, son but est de surveiller la gestion et de faire remonter les avis et suggestions des larges masses au Comité révolutionnaire.

Aussi ces ouvriers et paysans, malgré un travail dur, ont foi en leur pouvoir créateur ; vivant cela, ils transfigurent le quotidien ; leurs initiatives, leurs créativités débordent. Dans les usines, les réfectoires, le fourmillement de petits appareils ou d'accessoi-

On juge l'arbre à ses fruits

res améliorant le rendement ou la condition de travail nous a prouvé ce que peut être le génie

inventif de tout homme lorsqu'il est reconnu dans toutes ses dimensions.

Nous avons peu évoqué le problème du Christianisme en Chine. La seule fois où publiquement il fut abordé, c'est à l'école secondaire de Pékin, où quelqu'un nous a dit à peu près ceci : « Je comprends mal les chrétiens, je trouve en eux une contradiction entre leur bible qui prêche l'oubli de soi et une certaine attente de récompense future qu'ils portent en eux ».

Avec nos interprètes, nous avons abordé ce problème. (Nous leur avons dit notre appartenance à Jésus-Christ). Mais ils ne nous prenaient pas au sérieux, surtout lorsque nous ajoutions que nous militions dans un parti politique. L'image du Christianisme évoque pour eux : compromission avec l'impérialisme, superstitions, etc. La position officielle de l'Eglise par rapport à la Répu-

blique Populaire de Chine et aux 7 millions de chrétiens chinois ne nous fait pas augurer actuellement une ouverture et des relations telles que nous les souhaiterions.

En tant que chrétiens, nous nous sommes reconnus profondément frères de ce peuple en marche vers une espérance toute dictée par un sens de l'homme proche du nôtre à bien des égards.

Ces quelques lignes ont esquissé un tableau trop rapide, peut-être un peu enthousiaste et pas assez critique. Comme telles, pourtant, elles reflètent le premier choc d'une rencontre bouleversante avec un peuple mystérieux et inconnu, que l'Occident ne peut plus continuer à ignorer.

Juliette et Dominique.

Un petit paysan du début du siècle

Louis Augros

Il fut un temps où la vie spirituelle était conçue comme une affaire de fidélité à un certain nombre d'exercices de piété et d'ascèse ; où les responsables de la formation des chrétiens de toutes catégories (prêtres, religieuses, laïcs) avaient le souci de convaincre de cette nécessaire fidélité et d'apprendre à y conformer sa vie, persuadés qu'on ne peut être un bon prêtre et un bon chrétien qu'à cette condition.

Or dès l'ouverture du séminaire de la Mission de France, à Lisieux, en octobre 1942, l'accent fut mis sur un autre souci qui, durant quelques mois, sinon quelques années, s'est exprimé en ce slogan : fidélité au réel. Il s'agissait d'apprendre à discerner la présence du Seigneur dans la vie quotidienne (personnes et événements), à découvrir ses exigences et à y soumettre sa vie. On retrouvait ainsi la manière de faire de Jésus dont l'existence fut toujours rythmée par les oui de l'obéissance filiale faisant de lui le collaborateur permanent du Père pour l'accomplissement de son dessein !

Je voudrais tenter d'expliquer quel contexte spirituel cette perspective nouvelle rencontrait en moi, homme de plus de 40 ans et comment elle s'y est développée dans la lumière de Ste Thérèse de l'Enfant Jésus, au sein d'une Eglise qui n'a cessé de se transformer depuis un demi-siècle. C'est en examinant sous ces divers aspects la question qui m'a été posée que je puis rejoindre en vérité, dans son attitude à l'égard de l'incroyance, la petite sainte de Lisieux. Je crois pouvoir dire sans trop de prétention que son cheminement et le mien, bien que très différents, sont profondément apparentés.

Le terreau de "ma" Foi

Vision du monde

Quelle différence entre un petit garçon (un petit paysan) du début de ce siècle et l'enfant d'aujourd'hui qui connaît tout par la Télé et par cette multitude de jouets dont

il est pourvu dès qu'il ouvre les yeux. En ce temps-là il n'y avait ni avions ni cinémas, ni radio, ni télé, ni autos, ni motos, ni vélos (ou si peu), ni mille autres choses aujourd'hui familières. Mais il y avait la terre et le ciel. Il y avait les astres, les plantes, les animaux et l'homme.

Et tout cela, il le découvrait, au sein de sa famille, comme essentiellement dépendant d'une *Réalité mystérieuse*, invisible et cependant plus réelle que tout le reste puisque c'est d'elle que tout dérive. Et cette *Réalité* qu'on nomme Dieu il la découvrait partout présente puisqu'elle fait être toutes choses. Et tout rappelait sa présence : les croix aux carrefours des chemins, l'église paroissiale et le tabernacle, les madones et les pèlerinages ; mais aussi les événements heureux et malheureux. On pourrait même dire que la présence de Dieu était perçue de manière excessive car, ignorant à peu près tout du jeu des causes secondes, on rapportait à Dieu des interventions et on lui prêtait des intentions qui lui étaient étrangères.

Ceci étant, ce garçon devenait riche d'une foi très profonde, éclairant toute sa vie et donnant à toutes choses un sens. Sa règle de vie, c'était la volonté de Dieu, manifestée dans les commandements, mais aussi dans les hommes (ceux ayant autorité sur lui surtout) et les événements. Si elle était parfois exigeante, elle n'était pas contraignante car Dieu est Amour. Les épreuves étaient parfois lourdes car la vie était difficile. Mais on savait les accueillir comme une invitation à rejoindre le Christ en croix qui, revêtu maintenant de sa puissance de ressuscité, marche avec ses disciples, leur donnant courage et joie. La mort n'était pas un épouvantail. On la voyait comme un phénomène normal, même si, au cimetière, les femmes faisaient un peu de cinéma lorsqu'on enterrait leur père ou leur mari. Et surtout, dans la foi, elle était perçue comme la porte d'entrée dans ce monde invisible dont Dieu (Père, Fils et Esprit) est le centre et le soleil, illuminant de sa clarté les anges et les saints parmi lesquels nous retrouverons nos parents et amis qui sont partis avant nous.

D'une Eglise-refuge...

Si cette vision du monde lui vient de sa famille, elle lui vient aussi de cette communauté plus large qu'est la paroisse ; en particulier de cette ambiance et de ces rythmes qu'elle donne à l'existence par le moyen des temps liturgiques, des fêtes et des manifestations collectives (processions, pèlerinages, missions, etc.). Il suffit de vivre à l'intérieur de cet ensemble pour être imprégné de la foi qui l'anime.

Mais la paroisse n'est qu'une cellule de l'Eglise qui, si elle n'est pas encore partout présente, est en effort pour devenir universelle grâce aux travaux des missionnaires. Et cette Eglise, telle qu'elle lui apparaît aujourd'hui, dérive d'une longue suite de générations qui mettent à sa disposition l'héritage spirituel élaboré au cours des siècles par les Patriarches et les Prophètes et plus encore par Jésus Christ et ses disciples.

A la tête de la paroisse, il y a un curé. Il y représente l'Evêque qui, en communion avec tous les Evêques unis au Pape, est responsable de la mission apostolique confiée

par Jésus au Collège des Douze. Par eux lui est rendu présent le Christ en tant que Tête du corps. C'est pourquoi il est le témoin d'une attitude générale de respect et d'obéissance spontanée par rapport à la Hiérarchie. Et, voyant combien les adultes de cette époque se montrent clairvoyants par rapport aux défauts et aux limites de ces chefs spirituels, il est évident pour lui que cette attitude de dépendance n'est pas signe d'aliénation mais expression d'une foi très profonde permettant de voir en ces hommes, revêtus de faiblesse, une relation historique et mystique avec la succession apostolique et avec le Christ actuellement vivant dans l'Eglise.

D'autant plus qu'il perçoit de manière très vive l'importance de la mission, unique en son genre, confiée par le Christ à l'Institution ecclésiale, héritière des Douze. Elle est chargée de faire aboutir à son terme, conformément au dessein de Dieu, toute vie humaine. Il n'y a de salut que dans le Christ. Et c'est par l'Eglise que ce salut est mis à la portée de chacun.

Et les missionnaires, soutenus par la prière et l'aide matérielle de toute l'Eglise, sont chargés de porter ce même salut à ceux qui demeurent « dans les ténèbres de l'idolâtrie et de l'Islamisme ».



C'est ainsi que voyait (ou entrevoyait) les choses ce petit garçon qui, vers l'âge de 12 ans, après quelque deux années de sollicitation et d'hésitation, parvint à la certitude que le Seigneur l'appelait à coopérer dans l'Eglise à son dessein de salut et que cela exigeait de lui (comme jadis des Prophètes et des Apôtres) un engagement absolu. « Ayant tout quitté, ils le suivirent ».

...à une Eglise-exode

Dès cette époque, au sein de cette Eglise, on se posait des problèmes. Sans doute la société était-elle encore assez unanimement chrétienne pour que l'on dise : « Comment peut-on n'être pas chrétien ? ». Mais on voyait se manifester un combat très violent contre l'Eglise (expulsion des congrégations religieuses, rupture du Concordat, main-mise sur les biens d'Eglise, etc, etc). On commençait à prendre conscience de l'existence de zones déchristianisées non seulement dans les grandes villes mais en certains secteurs ruraux. Et dans le même temps on constatait, surtout en certains diocèses, une diminution très importante des vocations sacerdotales, religieuses et missionnaires.

Mais, si on s'inquiétait, on ne s'étonnait pas. Est-ce qu'il n'en fut pas toujours ainsi ? Ceux qui connaissaient l'Ancien Testament voyaient que, dès le temps de l'Exode, a fortiori au temps de la Royauté, il en fut ainsi. Et si Jésus a été signe de contradiction au point d'être mis à mort, n'est-il pas normal que l'Eglise connaisse le même sort ? Même au temps où l'Eglise faisait du triomphalisme, la pression des faits la maintenait dans la

conviction que sa mission d'annoncer l'Évangile n'était pas achevée et que les « forces du mal » ne sont pas vaincues. Et bien souvent, à cette époque, le triomphalisme n'était qu'une façade, une manière de se libérer d'un complexe de peur en plastronnant ou en jouant de la trompette.

Un itinéraire

Premières étapes

La formation donnée dans les séminaires, jadis, était certainement très déficiente en ce sens que — comme l'ensemble de l'Eglise — elle se voulait immuable dans ses formes. Cependant, grâce à quelques influences plus marquantes, se sont développées en moi un certain nombre d'orientations spirituelles dont je puis apprécier l'importance dans la suite.

Le salut de l'homme est en Dieu seul par Jésus-Christ. Et Jésus-Christ c'est d'abord dans l'Eglise qu'on le rencontre. Et cette Eglise a reçu mission d'appeler tous les hommes au salut et de les guider sur la voie où, à chaque instant, ils pourront puiser aux sources de la vraie vie (Parole et Sacrements) jusqu'au jour où ils seront introduits dans son Royaume.

Les premiers responsables de cette mission sont le Pape et les Evêques. Ils sont, dans l'Eglise et avec elle, une sorte de prolongement de l'Incarnation. C'est pourquoi il ne peut être question pour un chrétien de récuser l'autorité de l'Eglise. Tout en constatant que — parlant par des voix humaines — l'expression peut être maladroite, il sait que, par elle, c'est Jésus-Christ qui l'interpelle : « qui vous écoute, m'écoute ». Se séparer de l'Evêque, c'est se séparer du Christ.

Et voici que, par cette Eglise, l'appel intérieur qui me conviait à participer à sa mission apostolique a été authentifié. Elle m'a consacré et m'a envoyé, revêtu de la « force d'en haut », coopérer à la construction du Corps. C'est pourquoi je ne m'appartiens plus. Je suis avec lui et en lui serviteur de Dieu et de mes frères. Je *dois demeurer éveillé* et disponible par rapport à ses appels, attentif aux signes de sa présence et de ses vœux, prêt à dire les oui de la confiance et de l'amour qui permettent d'être ouvrier avec Dieu.

De telles dispositions furent singulièrement renforcées lorsque, faisant irruption en moi, le Seigneur me signifiait qu'il me voulait là et lorsqu'il me conviait à accepter cette croix, très précise, qu'il placerait sur mes épaules plus tard. Après de telles interventions, on voit que c'est encore lui qui interpelle à travers tel ou tel (ami croyant ou incroyant, Evêque, etc.) et vous oblige à vous remettre en question et vous éclaire sur ce qu'il attend de vous...

Telle était mon attitude intérieure lorsque j'arrivais à Lisieux en septembre 1941. Et je ne fus pas peu surpris de voir se transformer, en quelques heures, l'attitude d'incertitude dans laquelle je me trouvais en une *incompréhensible espérance*. Et tous ceux qui ont vécu les premières années de la Mission savent à quel point elle fut comme un nouveau printemps, coupé de périodes orageuses il est vrai, en cette Eglise où s'affrontaient des forces de renouvellement très puissantes avec le désir général de sauvegarder inchangés des modes d'être identifiés à l'Eglise.

Nouvelles perspectives

Vers le années 1925-30, une minorité de laïcs et de prêtres prennent conscience de ce fait : *finie la chrétienté — Un monde païen existe*. Des hommes y naissent et y grandissent. Et ce monde païen a conscience d'être un humanisme c'est-à-dire une voie de salut pour l'homme : la seule voie de salut. Ceux qui optent encore pour le salut de l'homme par Dieu aboutissent à une aliénation. La seule option libératrice est celle du salut de l'homme par l'homme.

Ceci étant, trois questions se posaient :

a) D'abord celle-ci, de caractère théorique. S'il n'y a de salut que par Jésus-Christ et l'Eglise, qu'en est-il du *salut de ceux qui naissent et meurent dans l'ignorance de cette voie* ?

La question n'était pas nouvelle. Mais elle se posait avec une acuité nouvelle. Pendant longtemps le monde païen ne fut perçu que comme une frange entourant le monde chrétien. On pouvait penser que, très vite, le zèle des missionnaires résoudrait le problème. En attendant, on pouvait confier à la miséricorde de Dieu ces hommes que l'on considérait le plus souvent comme vivant dans un état infantile.

Mais avec ce paganisme positif, aux prétentions universelles, on était contraint de chercher une autre solution. Sans doute l'Ecriture nous dit que Dieu ne fait acception de personne (Actes 10/34), qu'il veut que tous les hommes soient sauvés (1. Tim. 2/4) ; mais aussi que ce salut ne peut être que par Jésus-Christ (Actes 4/12) et l'Eglise (Ephés. 2/19-22). Mais comment ? Vatican II a soulevé un coin du voile cachant ce mystère en indiquant les diverses catégories d'hommes pouvant appartenir au peuple de Dieu (Lumen Gentium 14, 15, 16). Malgré tout, demeurait sans réponse la question du comment.

b) Désormais, *il n'est plus nécessaire de traverser les mers pour être missionnaire*. La France est devenue pays de mission. Et tous les pays jadis chrétiens et ceux que l'on dit être « en voie de développement », le deviennent progressivement. Qui donc va « partir » vers ces « terres » nouvelles pour y annoncer Jésus-Christ ? Certains proclamaient vers les années 1925/35 : « Les apôtres des ouvriers seront les ouvriers... ». Et, de ce fait, se développait un laïcat conscient de ses responsabilités apostoliques dans l'Eglise. Cela suffit-il ? Pour que l'Eglise soit fondée en quelque secteur nouveau, ne faut-il pas que les hommes

soient rassemblés dans la foi au Seigneur Jésus rendu présent sous le signe de l'Eucharistie ?

Il faut donc des prêtres. De là les prêtres ouvriers. Mais est-ce suffisant ? Ne faut-il pas un engagement de toute l'Eglise ?

c) D'autre part, comment prêtres et laïcs vont-ils être missionnaires au sein de ce nouveau paganisme ? Au début, tant du côté de la JOC que des prêtres ouvriers, les résultats furent extraordinaires. *Que de fiorettis* on aurait pu recueillir ! Mais assez vite on dut convenir que *la tâche était beaucoup plus dure* qu'on ne l'avait cru au départ. Et ceci d'abord en raison de l'incompréhension de l'ensemble du peuple chrétien. Si la JOC reçut très tôt une franche approbation de la part de Pie XI, elle dut, pour avoir droit de cité dans les paroisses, combattre si longtemps qu'elle en a gardé un complexe d'agressivité. Et pour les prêtres ouvriers, il fallut très longtemps pour faire admettre ces vérités qui aujourd'hui nous paraissent élémentaires :

— que si ce monde païen est le fruit d'une nouvelle civilisation, l'Eglise doit l'assumer car si elle ne s'enrichit de ses valeurs, elle ne sera pas pleinement catholique. Et si elle ne lui apporte pas le salut de Jésus-Christ, les espérances qu'il porte en lui risquent de s'évanouir ;

— que si ce monde païen tend à devenir universel, c'est dans la classe ouvrière qu'il est le plus virulent. C'est là, en effet, que, sous l'influence du marxisme, il lance son défi le plus radical à l'Eglise et, à travers elle, à Jésus-Christ et à Dieu ;

— que pour entrer en dialogue vrai avec un peuple il faut s'indigéniser : ce qui signifie, quand il s'agit du monde ouvrier, qu'il faut partager la condition ouvrière.

Est-il sûr qu'aujourd'hui encore ces vérités soient universellement admises ?

De cette incompréhension nous sont venus les moments les plus difficiles de notre existence. Et cependant, malgré ces déceptions, il ne pouvait être question de rompre le lien nous unissant à l'Eglise. Si nous n'étions pas envoyés par elle, quelle signification pouvait avoir notre présence et que pouvions-nous apporter à ce monde pour son salut ?

« Les sauvages convertissent les missionnaires »

Mais, dans le temps où nous souffrions de ces réticences, les prêtres au travail faisaient l'expérience de l'imperméabilité et de la séduction de ce nouveau type de paganisme. Comme l'ensemble de l'Eglise, ils ignoraient à peu près tout de lui. L'apologétique qui leur avait été enseignée les portait à croire que ces hommes, vivant loin du Christ, ne pouvaient être autres que ces païens dont St Paul nous fait le portrait (Rom. 1/18-32). Or voici qu'ils découvraient une humanité souvent très saine, riche de beaux types de militants et, chose inattendue, de valeurs typiquement évangéliques. Par ailleurs, de tous côtés ils dé-

convraient l'injustice et bien souvent, quand ils remontaient aux causes, ils trouvaient des chrétiens. Et, en même temps, ils voyaient ce peuple aliéné se dresser debout, grâce à ses militants, pour les luttes de libération qui lui permettraient de vivre épanoui. Que pouvait-il donc attendre de l'Eglise ? Ne la voyait-il pas souvent agir comme l'alliée du capitalisme ? Et ne fallait-il pas, pour qu'il puisse accueillir son message, que d'abord soit acquise sa libération temporelle ?

C'est ainsi que, pour quelques-uns, il y eut progressivement et inconsciemment, substitution, au sein de leur conscience, de la foi en la libération de l'homme par l'homme, à la foi en la libération de l'homme par Dieu.

Et c'est ainsi que, selon une boutade de Teilhard de Chardin (boutade cachant une grande tristesse) l'on vit pour « la première fois dans l'histoire de l'Eglise, les sauvages convertir les missionnaires » (1). Il voyait trop clairement à quel point ces prêtres étaient victimes, non seulement d'une espèce d'indifférence générale, mais des insuffisances dont souffrait l'Eglise à cette époque, au plan théologique ; de ces mêmes insuffisances dont il avait pâti lui-même.

Alors la question se posait de manière urgente et anxieuse : comment mener à bien la mission confiée au sein de ce monde païen qui tend à envahir le monde entier ? Le problème apparaissait si complexe à celui qui le posait avec sérieux, qu'il craignait de se laisser hypnotiser par tel ou tel aspect au point d'en oublier l'essentiel. Où trouver une foi assez lucide et ardente pour surmonter les séductions de ce paganisme si conscient de sa force et pour se communiquer à ceux qui, sans le savoir peut-être, en ont tellement besoin ? Ste Thérèse de l'Enfant Jésus n'avait-elle pas un message pour nous à cet effet ? N'était-ce pas pour cela que le Cardinal Suhard avait, par intuition, voulu fonder, près de son Carmel, le séminaire de la Mission de France ?

Un guide : Thérèse de l'Enfant Jésus

Comment nous a-t-elle accompagnés ?

N'est-ce pas au moment de son existence où elle vécut une longue nuit de la Foi (5 avril 1896 - 30 septembre 1897) alors qu'elle se mourait à petit feu de la tuberculose, souffrant bien souvent atrocement ? (2).

Par la nuit de la Foi

Sans doute trouvons-nous là un modèle de réaction par rapport à la séduction de l'incroyance. Mais à ne voir les choses que dans cette perspective, on rétrécit considérablement son témoignage. Pour en percevoir toute la signification, il faut situer ce moment

(1) Voir : « Un prophète en procès : Teilhard de Chardin », par René d'Ouinée ; 1 p. 259.

(2) Voir « Manuscrits autobiographiques » (Ed. Carmel de Lisieux) pp. 250-255 et « Derniers entretiens ».

dans le contexte général de sa vocation, considérée dans toute son ampleur. Cela m'apparaît d'autant plus nécessaire que, si cette sainte fit l'expérience de l'incroyance, ce n'est pas parce que — comme tel chrétien ou prêtre — elle a cédé à la séduction des rationalismes de son temps, mais parce que le Seigneur lui a donné, comme à d'autres mystiques, en raison de sa mission, de passer par la nuit de la foi.

C'est pourquoi son expérience est-elle valable pour tous. J'en suis d'autant plus convaincu que, si le monde moderne m'a posé des questions fondamentales, il ne m'a jamais séduit. Pourquoi ?

Autant que je puisse m'en rendre compte, c'est en raison de deux convictions venant de deux sources différentes :

— Tout d'abord, la certitude de foi que *le salut de l'homme n'est pas en l'homme mais en Dieu*. Cette conviction s'enracinait dans la vision du monde acquise dès mon enfance et sans cesse méditée et approfondie. Il m'était impossible de penser autrement. Et les réflexions poursuivies de 1942 à 1952 ne faisaient que renforcer cette conviction. Il était tellement évident pour nous que le monde moderne n'était qu'un type nouveau de civilisation que l'Eglise a mission d'évangéliser comme elle a toujours tenté de le faire chaque fois qu'elle rencontrait quelque nouvelle « terre ». Et c'est pour cela que les réticences par rapport aux démarches qui nous paraissaient nécessaires à cet effet nous faisaient tant souffrir. Elles nous semblaient être, de la part de l'Eglise, une infidélité à la mission confiée par Jésus (Mathieu 28/18-20).

— D'autre part, la certitude rationnelle, fruit de ma méditation philosophique, que, comme le dit St Augustin : « *le cœur de l'homme sera sans repos jusqu'à ce qu'il trouve son achèvement en Dieu* ».

Le monde moderne est très grand en raison de ses connaissances scientifiques et de ses capacités techniques. Il sait une foule de choses (que jusque-là on ignorait) sur l'homme et ses déterminismes biologiques et psychiques. Mais il ignore ce qu'est l'homme. C'est pourquoi j'étais persuadé qu'il décevrait. Aussi ai-je éprouvé une très grande joie lorsque, en mai 1968, je vis toute une jeunesse se lancer dans la contestation d'une société née de la science et de la technique sans autre perspective que la multiplication des biens de consommation.

Enfin, on allait pouvoir contester le monde moderne sans paraître antédiluvien (3). Mais en même temps, il fallait l'assumer puisque, étant l'expression d'un nouveau type d'homme, il a sa place dans l'Eglise et besoin d'être baptisé pour être « sauvé ». Mais comment ?

(3) Voir Jean ONIMUS : « L'asphyxie et le cri » (Déclée de Brouwer).

Par le don de l'amour

Pour voir, dans toute son ampleur, la vocation de Ste Thérèse il faut au moins essayer d'en saisir le développement entre ce qu'elle appelle sa conversion (Noël 1886) et cette nuit de la foi prolongée du 5 avril 1896 à sa mort (4).

Au temps de son adolescence, à la veille de ses 14 ans, alors qu'elle vit, prisonnière de ses scrupules et de ses complexes psychiques, voici que dans la nuit de Noël, d'un coup, *par pure grâce, elle devient adulte*. Et c'est Jésus, dont on célèbre la naissance à Bethléem, qui lui accorde une telle faveur. Ce n'est pas étonnant d'ailleurs. S'il est venu habiter parmi nous c'est pour faire de nous des dieux. Mais à tant d'amour, ne faut-il pas répondre en lui donnant tout ?

Peu après, elle découvre que ce Jésus, si on lui donne tout, peut faire d'un criminel comme Pranzini un fils de Dieu. Ne suffirait-il pas, pour qu'ils soient tous sauvés, qu'elle se tienne auprès de la croix pour recueillir et répandre sur eux le sang du Christ qui coule de ses blessures ?

Pendant son pèlerinage à Rome, elle s'aperçoit que les prêtres qui devraient être le sel de la terre sont des hommes faibles et fragiles. Voilà que désormais sa vocation est claire : Entrer au Carmel afin de prier pour les prêtres et pour les pécheurs. C'est dans cet esprit que le 9 avril 1888, à 15 ans et 3 mois, elle franchit la porte de la clôture, décidée à ne rien refuser au Bon Dieu et à faire de la plus humble de ses actions un geste d'Amour. Vivant de cet esprit, elle acquiert progressivement la certitude que le Seigneur l'appelle à s'identifier à lui en s'ouvrant à la plénitude de son amour afin que cet amour puisse, par elle, se répandre dans le monde entier et y accomplir son œuvre de salut. De là son acte d'offrande à l'Amour miséricordieux (9 juin 1895). Mais la prise de conscience de cette vocation ne nous devient manifeste que par sa lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur (8 septembre 1896). Après avoir dit son désir d'être tout à la fois Carmélite, prêtre, prophète, docteur, missionnaire, martyr, elle ajoutait : « Comment être tout cela... J'ai trouvé : Dans le cœur de l'Eglise, ma mère, je serai l'amour... Ainsi, je serai tout » (5).

Une telle vocation, aux horizons si illimités, ne pouvait guère se réaliser qu'au Carmel ou du moins en quelque lieu où elle pourrait vivre en épouse de Jésus absolument fidèle jusqu'à la mort, n'ayant d'autre souci que de s'ouvrir à la plénitude de son amour. C'est ainsi seulement qu'elle pensait être avec Jésus, dans la toute-puissance de l'Esprit, l'apôtre des apôtres (tous) et le salut des pécheurs.

Pour elle, en effet, aimer c'est partager totalement les soucis de Jésus concernant son Eglise avec sa mission de salut dans le monde entier, et c'est être disponible pour tout ce qu'il veut à cet effet. « Père, non pas ma volonté mais la tienne ». C'est pourquoi « j'aime tout ce que le Bon Dieu m'envoie » pourvu qu'ils soient tous sauvés. « C'est ce qu'il fait que j'aime ». Même dans la nuit la plus opaque où il lui semble n'avoir plus la foi ; où elle partage le sort de ses frères incroyants et peut dire en son nom et en leur

(4) Voir J.F. Six : « La véritable enfance de Thérèse de Lisieux » Chapitres 10, 11, 12.

(5) Manuscrits autobiographiques, p. 229.

nom : « Ayez pitié de nous Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs » mais il lui reste l'espérance (absolue, inconditionnelle) et l'amour qui donne tout, en acceptant tout ce qu'il veut et voudra. « Père me voici entre tes mains, totalement remise pour tout ce que tu veux, sûre de ton amour, sûre de la puissance invincible de ton amour ».

Avec Marie au pied de la croix, elle est, dans l'unique Médiateur, médiatrice de toutes grâces, parce que toute offerte à ce qu'il veut pour le salut du monde.

Par la connaissance amoureuse : la contemplation

Si maintenant, nous revenons à tous ces problèmes qui nous étaient posés, il est vrai que leur solution exigeait un gros effort de réflexion théologique et l'acceptation, au plan pastoral, de patientes recherches, de pénibles tâtonnements et de douloureux échecs, mais aussi que vienne le Concile et tout ce qu'il rendait possible et préparait et qui ne sera jamais fini. Mais elle requerrait plus encore la *participation à l'esprit contemplatif de Ste Thérèse*.

Qui dit contemplation ne dit pas d'abord aptitude à faire de longues prières ; mais conscience vive que le salut de l'homme a son principe dans l'amour du Père et que cet Amour, pour agir, peut procéder de mille manières : par le biais de l'apostolat, du service des malades et des pauvres, du combat pour la justice mais aussi de manière silencieuse et cachée ; et que la puissance maximale de son rayonnement dérive de ceux qui sont tellement identifiés à Jésus qu'ils sont rendus partout présents avec lui, coopérant à son œuvre de salut.

En conséquence, pour agir efficacement, il faut être enraciné profondément dans l'Eglise, Corps du Christ et communion des saints, accueillant avec cette multitude de frère l'Amour que Dieu, par elle, veut déverser sur le monde pour l'accomplissement de son dessein. Car c'est toujours l'Amour qui sauve. Mais il peut, pour opérer, se servir tout aussi bien et souvent plus efficacement des tout petits que des fortes personnalités et des intelligences géniales ; de ceux qui sont cachés dans la cellule d'une carmélite que de ceux qui partent au bout du monde. L'essentiel est dans leur ouverture et leur disponibilité à l'amour. Mais, là où est l'amour, là est nécessairement la croix, car, inévitablement, dans notre monde pécheur, l'amour est contredit. Il l'est par le jeu des événements où toujours, de quelque façon, se dissimule l'influence du mal et par les volontés humaines qu'inspirent l'égoïsme et l'orgueil ou des règles de conduite dérivant d'une autre sagesse que celle de l'Evangile. Mais il arrive aussi que le Seigneur, afin que ses envoyés soient totalement livrés entre ses mains, intervienne à sa manière, au fond des cœurs, pour qu'en eux la foi, l'espérance et la charité soient complètement purifiés. *Et ce sont les nuits.*

Alors ceux qui sont aux prises avec de telles difficultés ne peuvent pas ne pas interpellé Dieu comme le firent, au cours des siècles, tous ceux que la rencontre avec le mal déconcertait ou révoltait (Pourquoi Seigneur ? Pourquoi ? Je voudrais comprendre) ; ou comme le fit le Christ en croix qu'annonçait d'ailleurs le « Serviteur de Yahvé » (« Mon Dieu, mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? »).

Es-tu toujours au cœur de cette institution ?

C'est par ce biais que, personnellement, j'ai essayé de rejoindre Ste Thérèse. Au cours de cette longue période où les déceptions se sont succédées et parfois accumulées, il était impossible de ne pas crier vers Dieu. Pourquoi cette incompréhension des responsables de l'Eglise et ce manque d'ouverture du monde Chrétien ? Es-tu toujours au cœur de cette Institution et de cette communauté ? Ne s'est-elle pas transformée en une nouvelle synagogue qui rejette les prophètes et ne comprend ni les signes des temps ni les exigences de sa mission ? Et pourquoi tant d'impuissance chez les messagers de l'Evangile et tant de faiblesses en face des séductions du monde ? N'es-tu plus fidèle à ta promesse : je serai avec vous ?

Mais au sein du désarroi et de la souffrance, celui qui aime cherche à comprendre le jeu que joue le Seigneur. Celui qui aime sait qu'il est aimé et, qu'en fin de compte, il n'est pas abandonné et que tout cela doit avoir un sens. Il cherche donc le sens. Petit à petit il découvre que ses projets ne peuvent être identifiés au dessein de Dieu ; que ses pensées, si profondes soient-elles, ne peuvent être celles de Dieu. Or c'est Lui qui est l'architecte et le constructeur. Pour être ouvrier avec lui il faut se faire tout petit, accepter qu'il croisse et que je diminue. Il découvre aussi que le Seigneur est toujours là présent et agissant. Il ne le voyait plus. Il se croyait abandonné. Et voici qu'apparaissent, au sein de la nuit, des points lumineux, signes de sa présence. Ce fut, par exemple, au moment où beaucoup désespéraient, la Constitution Apostolique de 1954 permettant un nouveau départ. Ce fut, plus encore, Vatican II amenant dans l'Eglise des transformations qui, hier, semblaient impensables. Ce fut un nouvel envoi de prêtres dans le monde du travail et Paul VI « le prisonnier du Vatican » pressé par la foule de Jérusalem et sa rencontre si poignante avec le patriarche Athénagoras etc... etc.. Enfin l'Eglise ne ressemble plus à un ghetto. Elle est réellement en mouvement vers le cœur du monde. Le Pape lui-même entre dans la foule.

Mais il restera toujours vrai que la coopération de l'homme au salut de Dieu, si elle doit être action apostolique et caritative, doit être par dessus tout, offrande de tout son être à l'Amour miséricordieux et disponibilité à ce qu'il exige concrètement de chacun. Et parce que l'Adversaire, le Prince de ce monde, sera toujours en travers du chemin, le dernier mot devra toujours être celui de Jésus en croix : « Père, je remets tout entre tes mains » ; et mon salut personnel et le salut du monde. Toujours le oui de la confiance et de l'Amour ; mais, dans la nuit de l'échec le plus radical, en même temps que dans la certitude que Dieu est amour et que celui qui se confie en lui ne sera pas confondu (6).

J'espère n'avoir pas trop trahi Ste Thérèse et avoir été objectif en confrontant mon expérience à la sienne.

(6) Si nous avions été plus attentifs à Ste Thérèse nous aurions certainement été plus lucides et plus fermes. De même si nous avions accueilli avec plus d'ouverture le témoignage de Madeleine Delbrel. Il est vrai que ce témoignage ne fut pleinement explicité que postérieurement à ses passages à Lisieux ; quand parurent « Ivry ville marxiste » réédité sous le titre : « Ville marxiste terre de mission » (Foi vivante) et « Nous autres gens des rues » (Livre de vie).

Conclusion : Prière du temps présent

1) *L'homme est fait pour prier comme l'oiseau pour voler.* Puisque Dieu est en permanence la source de son être, il ne peut que goûter une joie profonde en se recueillant dans la contemplation de celui qui amoureusement le fait être.

Et cependant l'homme n'aime pas prier parce que tout l'en distrait : ce bruit de voix autour de lui qui sans cesse fait pénétrer en sa conscience des impressions, des pensées, des désirs qui n'ont rien à voir avec Dieu ; les joies et les soucis relatifs à sa famille, sa profession, la cité ; l'atmosphère intérieure dans laquelle il vit et qui est faite de ses humeurs et de tout ce qui pénètre en lui et modifie ses humeurs etc...

C'est pourquoi si certains prient plus ou moins et toujours laborieusement, d'autres ne prient jamais ou rarement. Ils travaillent dans le but de bâtir un monde meilleur pour eux ou pour tous ou simplement de gagner leur vie. Ils se délassent quand ils peuvent. Ils souffrent ou sont dans la joie. Cela suffit à remplir leur vie.

2) Si j'en juge d'après l'expérience que j'ai essayé de relater, la prière est essentiellement une vie vécue dans la foi ; une vie caractérisée par le souci de discerner les signes de la présence et des vouloirs de Dieu dans l'existence quotidienne et d'y répondre avec confiance et amour. Moyennant quoi, on est en *permanence ouvrier avec Dieu pour l'accomplissement de son dessein*. En d'autres termes, la prière est affaire de vie théologique.

C'est pourquoi elle est si difficile. Si la vie théologique nous est donnée dès le Baptême, ce n'est qu'en germe. Il faut qu'elle grandisse pour donner à notre vie d'être prière permanente. C'est afin d'assurer cette croissance que, jadis, chez les moines et les ermites, avait été distribué au long des journées un ensemble d'exercices spirituels : oraison, lecture de la Parole de Dieu et d'auteurs spirituels, visite au St Sacrement, examens de conscience ; sans compter la messe et les heures de l'office divin. Ainsi constamment l'esprit était ramené vers Dieu et mis en mesure de voir tout dans sa lumière en même temps que de faire son bon plaisir.

C'est dans cette tradition que les réformateurs du clergé après le Concile de Trente, s'efforcèrent de faire entrer les prêtres. Si la formule fut heureuse pendant longtemps, elle devint impossible avec le développement de la vie citadine et le rythme imposé par la vie moderne.

3) Et cependant pour que se développe en nous la vie théologique il faut des exercices. Si le cadre, jadis classique, est anachronique, il faut trouver autre chose. Et pour cette recherche, l'expérience passée demeure normative. Puisque les « cadences » qui nous sont imposées et les sollicitations qui nous assaillent risquent de nous faire perdre notre identité spirituelle en même temps que le sens de Dieu, il nous faut *absolument trouver des temps de recueillement*, de fréquence et de durée diverses.

Et pour qu'ils ne soient pas vides et décevants, il nous faut les remplir par une vraie recherche de Dieu, dans l'humilité (me voici, Seigneur pauvre et misérable. Ne me

cache pas ta face) et la certitude qu'il nous aime (d'un amour éternel) et que nous avons absolument besoin de lui. Dans cette recherche il nous faut prendre appui sur sa Parole et sur les sacrements de l'Eglise ; nous aider de l'expérience des maîtres spirituels mais aussi du dialogue avec ceux qui, comme nous, tâtonnent.

Enfin il faut savoir persévérer *malgré l'absence de goût* et de chaleur, nous fondant sur cette raison que Jésus lui-même a prié (en particulier aux moments importants de sa vie) et nous a demandé de toujours prier, sûrs que le Père nous aime et toujours accueille nos requêtes. Dans une existence comme la nôtre, la *prière est nécessairement un combat*. Mais à celui qui persévère, petit à petit, il devient clair que prier est tout autre chose que demeurer fidèle à des exercices, et demander ceci ou cela. C'est réactiver et faire croître ces capacités qui nous ont été données au départ (foi, espérance et charité), prendre conscience d'une Présence mystérieuse au cœur de notre être en même temps qu'au centre de toutes choses, nous faire accueillant et disponible par rapport à ses appels et par là œuvrer avec celui qui est l'unique sauveur. « Mon Père travaille jusqu'à présent, et moi aussi je travaille ». (Jean 5-17).

Un petit prêtre de rien du tout

J.-M. Ploux

Vous me demandez de dire un peu comment je prie, je ne peux faire mieux que détacher quelques lignes que j'écrirai au long des jours quand « ça viendra ».

3 février.

Je viens de déménager : où j'étais avant j'étais réveillé tôt le matin par l'appel à la prière qui tombait sur la ville du haut des mosquées, ici c'est par le train.

Rien n'allait bien aujourd'hui, le ciel était gris, les cours ont tourné en rond. Quand le travail ne marche pas, lui qui est le seul biais par lequel je puisse être reconnu ici comme homme, alors je me redemande ce que je fais dans ce pays. La prière de ce soir ? grise et froide, comme le reste.

4 février.

Par la prière se tenir sur la frontière, jusqu'au bout de sa vie, et derrière ce pays inconnu de la rencontre du Dieu Vivant.

6 février.

Une journée comme tant d'autres où le travail en son aspect technique dévore l'essentiel des

heures, où l'échange humain reste imprécis, imperceptible et furtif, où la prière trouve sa place dans ce qui reste. Je pourrai me consoler en disant que Dieu reste au cœur de ma journée... c'est même un peu vrai ! mais il me semble qu'il faudrait davantage inscrire en soi-même cette attente de Dieu, dont je parle si souvent, par un peu plus de temps perdu devant Lui : j'en reste incapable. Souvent la prière m'ennuie.

7 février.

J'ai appris des frères de l'Islam cette attitude dépouillée de la prière, **CETTE NUDITE QUI SEULE NE TRAHIT PAS DIEU.**

Il y a aujourd'hui des eucharisties, des prières qui sentent tellement le frelaté, le trafiqué : les autres neuves sont pour le vin nouveau.

8 février.

Je me sens plus proche aujourd'hui d'hommes de l'Islam ou d'hommes athées qui vivent la vérité de leur condition d'homme dans une dure lucidité sur eux-mêmes, que de biens des frères chrétiens. Ces hommes et ces femmes qui ont entrepris le voyage des profondeurs par l'analyse, ceux qui ont entrepris de démasquer une société oppressive, exploiteuse des pauvres par la force ouverte ou déguisée dans l'économie.

Ces hommes et ces femmes qui renoncent à eux-mêmes dans la lutte révolutionnaire, ces hommes et ces femmes qui ont rejeté l'image d'un Dieu tellement liée à nos subterfuges qu'elle cautionnait l'étouffement de l'homme. Je me sens aujourd'hui beaucoup plus qu'hier leur frère. Dans la prière je partage avec eux cette sourde inquiétude, cette insatisfaction foncière. Je crois que par delà ce sursaut de l'homme nous allons vers **CE DIEU TOUT AUTRE** que nous ne connaissons pas mais dont nous pressentons le visage par le témoignage de Jésus.

9 février.

Dans mon enfance j'ai été comblé de la grâce de Dieu et aujourd'hui encore, si aride soit le chemin, je vis dans un bonheur et une joie indicibles.

Je suis prêtre par l'Esprit que Jésus nous envoie d'auprès de Dieu, **UN PRETRE SAUVAGE, SANS COMMUNAUTE CHRETIENNE.** (En un an j'ai célébré trois fois la messe dans une communauté : six personnes !) un prêtre pour un peuple qui n'en attend pas, un prêtre pour des gens d'une autre religion, ou en dehors de toute religion. Un prêtre gaspillé si l'on veut, si l'on pense aux foules chrétiennes d'autres pays ; un prêtre pour rien, pour l'amour de Dieu, simplement, un petit prêtre de rien du tout : pour témoigner de l'amour de Dieu dans la différence, un prêtre pour faire éclater le cadre étroit des idées de l'homme, des religions de l'homme, des commodités de l'homme : un prêtre pour la liberté !

Vivant sur cette étroite frontière, entre ce pays d'où je suis déjà parti et celui-ci où je ne suis pas encore arrivé, entre ce pays d'où je ne partirai jamais totalement et celui-ci où je n'arriverai jamais totalement, je vis une **PRIERE INSTABLE**, la prière d'une foi où les chrétiens de France auraient déjà peine à se reconnaître et où les musulmans s'étonnent parfois de rencontrer des accents familiers et où des incroyants entendent aussi quelques fois leur cri. **UNE PRIERE HEURTEE ET BRINQUEBALANTE**, tellement liée à ma sensibilité qu'elle est malade avec elle et qu'elle ressuscite avec les journées de renouveau : à cause d'un regard, d'un signe ténu de compréhension, à cause

de la profonde joie qui naît en moi à la vue d'une intelligence qui prend son plein vol, à cause d'un sourire ou d'un gamin qui dévore une orange. C'est de l'inconstance peut-être. Je suis pris tout entier par les hommes que je rencontre sur mon chemin, avec eux je suis malheureux en entier, avec eux je suis heureux en entier, alors ma prière est peut-être un peu la leur.

10 février.

Je prie quand ça me chante, où « ça » signifie quoi exactement ? l'euphorie d'un corps en bonne santé, la paix de l'esprit, la joie du beau temps... bien sûr. Pourquoi non ? cela fait partie de l'homme et puis il ne faut pas trop attacher d'importance à la prière : ce ne sont que des mots. Oui, mais des mots de l'homme.

11 février.

Je vis seul en milieu étranger. Maintes fois interrogé, j'ai eu l'occasion d'expliquer, comme je pouvais, ce qui fait le fond de ma vie. Ai-je une fois, une seule, été vraiment entendu ? Tout paraît étrange et étranger. Nous sommes différents, tellement différents... Dans cette tentative pour aller vers d'autres j'ai perdu et je perds encore des appuis, des sécurités. Cela éclate un jour tout soudain : ce qui était naturel jusqu'alors, ce que je n'avais jamais songé à remettre en cause, et quand bien même je l'aurais voulu, ce que je ne pouvais pas suspecter tellement cela allait de soi, un beau jour se révèle fissuré, miné dans ses bases. La situation matérielle et humaine dans laquelle je vis a transformé ma vision du monde, ma vision de l'homme, ma vision de Dieu. **PLUS RIEN N'EST COMME AVANT** et je ne sais pas où je vais. Faut-il alors regretter cette situation ? Non, je ne crois pas. Je n'en fais pas non plus un idéal, bien loin de là, mais elle m'aura ouvert les yeux sur bien des choses que je ne voulais ou ne pouvais pas voir. Personne ne peut faire l'économie d'une purification de la foi, d'une critique de sa vie, c'est bien difficile et il faut y être contraint pour accepter de passer par là.

Seul je célèbre l'eucharistie. Il faut résister à la tentation du laisser-aller : un peu de vin et un peu de pain sur la table de travail. Sans doute y mettrai-je encore un sens !! mais cela m'ennuie. J'aime préparer une table qui évoque un peu la fête et qui fasse un peu rupture avec ce monde captivant qui nous retient captif. A cette eucharistie il me semble que j'attends toujours quelqu'un : comme un voleur, un jour peut-être il viendra ?

12 février.

C'est ici que les questions posées par Marx et Freud seront devenues mes questions. Il y a quelque chose d'étrange à cela : il a fallu passer la Méditerranée, vivre ici en étranger et en minorité pour sortir de l'inconsciente forteresse dans laquelle je me tenais quel qu'ait été avant mon désir d'ouverture. Vivre à l'étranger au contact permanent d'une culture fondée sur d'autres bases que la nôtre m'a rendu étranger à toute une part de ce qui fut moi-même. Quand je parle de frontière je devrais dire pour être vrai que CETTE FRONTIERE S'EST GLISSEE EN MOI et que je ne saurais aujourd'hui la dessiner clairement. Je me souviens avoir dit et écrit qu'il fallait inventer l'expression de la foi dans une autre culture, cela reste vrai mais il faut aller bien plus loin, reprendre, et en soi-même et dans l'Eglise, la quête essentielle d'un visage de Dieu irréductible à nos certitudes, aux formulations théologiques, au revêtement idéologique — s'il n'est que cela — de la foi. Le problème des formes de la prière, des mots, est important. L'essentiel véritable reste au delà ou en deça des mots.

13 février.

Aujourd'hui un vent du sud, chaud et chargé de sable souffle sur la ville : un vent du désert tout proche. Il me rappelle les mois passés là-bas durant mon service militaire : un pays de pierres sonores et d'ombres dures et austères, d'herbes imprévues. J'y ai trouvé des silex taillés... C'est un pays biblique où l'eau des ségoua rend leur

vraie jeunesse aux promesses de Dieu. Là j'ai découvert la prière révoltée des prophètes et cette immense quête de Dieu.

En songeant aux heures de prière où j'ai été heureux, enfant, à cette prière forte et joyeuse des frères cisterciens, à la simple allégresse de Taizé et aussi à cette prière de nuit à la mosquée de M. je me dis qu'elle est faite de sensibilité et de tenacité. L'une et l'autre me remuent profondément. Ce doit être un peu ça que Taizé appelle LA FETE A L'INTIME DU CŒUR : un peu de soleil pour éclairer une route souvent bien monotone.

Je ne crois pas que je rencontre Dieu, mais j'ai la certitude qu'il est là tout proche, à deux pas devant moi, et je vais vers lui en tendant les bras, avec quelle impatience !

La rage de l'humanité à abolir les distances où qu'elles soient, cette peur de la solitude et ce désir fou d'être ensemble pour taire le mystère d'une soif qui devrait nous saisir au vertige.

14 février.

Dieu « bouche-trou » ? Pas le moins du monde. N'attendons pas de Dieu qu'il vienne combler ici-bas ce manque d'être dont nous souffrons, pas plus qu'il ne vient remplir les trous de savoir laissés par l'ignorance des hommes. La satisfaction moureuse de s'adresser à Dieu pour s'exprimer à soi-même ? même pas.

IL FAUT APPRENDRE A MARCHER DEBOUT dans ce désert derrière une colonne de feu qui toujours nous précède et sans fin se dérobe.

Au bout de ma prière il n'y a rien. Ce sont des mots jetés dans le vide, pas des paroles en l'air mais des paroles en porte-à-faux, une espérance balbutiée.

Je reste confondu souvent par la légèreté avec laquelle nous parlons aujourd'hui de la rencontre de Dieu ou du Christ. Ils sont découverts dans les autres, au travail, dans le monde, au cœur de l'histoire, dans les événements. Je dois confesser que ces rencontres me sont étrangères et que je ne comprends pas ce que cela veut dire. Et si j'ai

dit pareille chose un jour, qu'avais-je donc dans l'esprit à ce moment là ? J'entends bien plutôt le cri des Ecritures : Nul ne peut voir Dieu sans mourir. La rencontre de Moïse et du Dieu vivant, il faut avouer que cela a une autre allure !

IL FAUT REAPPRENDRE DE L'ISLAM, LA DISTANCE. Vivant au milieu de ce peuple, ces choses s'imposent à moi.

15 février.

Plus nettement peut-être, la rencontre de l'Islam vécu par les gens, celle d'hommes qui axent leur vie sur l'homme et sa transformation historique ou scientifique, m'ont contraint à regarder en face la réalité de ma foi, à aller voir ce qu'il y avait sous les mots qui revenaient si souvent, si quotidiennement dans mes expressions et dans mes prières.

J'y apprends chaque jour un peu plus la pudeur pour parler de ces choses-là, et encore plus peut-être une certaine sorte de courage et d'honnêteté. Je ne veux pas meurtrir ceux qui pensent ou parlent autrement, simplement, je ne puis plus, en conscience, entrer dans ces expressions qui donnent à penser que nous avons Dieu sous la main ou que par l'Incarnation ce Dieu invisible serait aujourd'hui atteignable et connaissable dans ces réalités terrestres que sont nos expériences personnelles, notre vie psychique, les autres hommes ou bien l'histoire. Il y a là un abus de confiance ou un abus de conscience.

Alors où, Dieu ? ah ! je n'en sais rien.

Il me semble au contraire que Dieu est celui vers qui nous allons, celui que nous pressentons à peine au détour furtif de notre existence. Ni le Dieu des ruisseaux et des champs, ni celui que nous atteignons au terme de l'Évolution, encore bien moins celui qu'on trouverait en soi-même. **C'EST TOUJOURS LE DIEU CACHE**, Dieu qui se dérobe sans fin et que nous n'expérimentons jamais mieux que dans l'insatisfaction d'une prière qui reste souvent dure et parfois vide. Ce Dieu que Job a vu de ses yeux (!) quand il a accepté... de ne rien voir. Le même que Moïse voit de dos au delà des éléments terrestres qui traduisaient d'habitude

les théophanies, enfin Celui que le Christ a rencontré dans l'exaltation de sa croix au cœur du total abandon.

J'ai peur que nous nous satisfaisions un peu vite et pour la grandeur de l'homme et pour la grandeur de Dieu, de ce que nous appelons nos rencontres de Dieu ou du Christ Ressuscité.

16 février.

Je ne crois pas avoir la mentalité doloriste et je ne puis dire que je souffre du silence de Dieu, c'est peut-être pire, cela ne me fait rien.

17 février.

J'ai toujours hésité entre la vie de moine et la mission, je devrais être comblé puisque je suis contraint de vivre les deux, mais pas du tout comme je l'imaginai. Ma vie : une vie au far-west de la foi où tout l'effort est marqué par une attention pour ce qui est interrogation fondamentale de l'homme. Du moins cela voudrait être ça. La perméabilité aux questions, aux recherches, aux découvertes des hommes de notre temps ouvre en nous des brèches salutaires si nous vivons dans les certitudes toutes faites d'un savoir : échapper aux mirages des certitudes issues des dogmes de toute espèce. Retrouver la tente légère et les grandes routes pour écouter avec passion la formidable évolution du monde, aller au plus loin des questions des hommes et au cœur de tout garder vivante cette foi tendue vers Dieu.

LA PRIERE EST LE VRAI VISAGE DE LA FOI ; la guerre en Algérie, celle du Viet-Nam ont ruiné chez moi une certaine conception de la prière et aussi de la Foi.

J'ai toujours refusé la conception d'une prière comme moyen de se mettre en face de soi-même ou de prendre conscience des problèmes : c'est l'enseignement de Socrate, ce n'est pas la Bible.

Il m'a fallu admettre également que la prière pouvait être ennuyeuse. Et pourtant j'ai encore quelque part mes premiers livres de prière. Je ne savais pas lire, mais j'en dessinerai encore au-

Jour'd'hui les images. Et quand je pense à la messe de mon enfance, en limousin ! On y chantait : le voici l'agneau si doux le vrai pain des anges ! Le plus petit frère suçait un croûton tout au long de l'office. A la sortie papa nous achetait des chapelets à grains de verre, mais l'aluminium de la guerre était si mauvais qu'ils cassaient toujours... La première prière qui ait compté pour moi, je l'ai faite avec François d'Assise. Quand Christian est mort à douze ans, j'ai appris la prière de douleur, la guerre m'aura enseigné celle d'une révolte impuissante. Et maintenant, prêtre, j'apprends la prière du silence. **AU MILIEU DE TOUT CELA, INVINCIBLE, LA JOIE.**

18 février.

J'aurais appris des non-croyants pour qui Dieu n'a pas de signification vitale, et des musulmans qui se soumettent à sa Transcendance à ne plus considérer Dieu comme celui que je rencontre à la brise du soir au jardin enchanté d'un paradis perdu. Aujourd'hui enfin, après déjà tant d'années d'existence il me reste Jésus comme l'homme qu'il est. Je suis souvent heurté par cette sorte de panchristisme qui court dans notre vocabulaire. Plus je vais au contraire et plus je redécouvre en lui cet homme de tous les jours, le Chef de notre Foi, le premier né d'entre les morts qui nous attend chacun au seuil de Dieu.

Je n'ai pas d'expérience de Dieu, je crois que Dieu est bien au delà même des moments les plus vivants de notre vie, bien au delà de tout ce que nous pouvons imaginer dirait St Paul. Du cœur de l'épreuve nous présentons ce que sera la rencontre, du milieu de notre soif nous l'attendons, par delà « la limite saisie au cœur de notre existence » dit Bonhoeffer.

Il n'est pas donné à tous de naître à la Foi, il est demandé à chacun de ne pas se satisfaire avec du frelaté, avec des idoles de contrebande, toutes ces choses que nous inventons pour ne pas être désolés de solitude. Ceci je le réapprends chaque jour. Hélas ! il faut sans cesse le réapprendre tant le corps est ingénieux, tant l'esprit est habile à effacer cette imperceptible limite de l'être.

Aujourd'hui on semble découvrir — péniblement — l'Esprit de Dieu. Alors il faut accepter de ne pas savoir où l'on va. A la lettre (Jn 3/8). Maintenant si nous voulons des indications plus précises, dans la Bible il y en a ! L'Esprit de Dieu nous pousse au bord de l'impossible, au bord de la rupture avec Dieu. Abraham le premier, et puis Jérémie (15/17b-18 ; 20/7ss) et le Serviteur d'Isaïe, enfin le Christ au désert et au mont des oliviers. C'est là qu'il dit abba ! (Mc 14/36) et c'est cet Esprit qui gémit en nous (Ga 4/6). On devrait alors comprendre cette prière : « ne nous conduits pas dans la tentation » et non entendre ces petites tentations bidon qui tiennent les trois quarts de leur importance des malaises de notre conscience.

Il est vrai que l'expérience est inséparable des mots qui la communiquent et même des mots par lesquels nous nous l'exprimons à nous-mêmes. Aussi la critique qui atteint le vocable atteint aussi la réalité cachée à laquelle il renvoie. Dieu est Dieu. C'est notre faiblesse qui a besoin de représentations.

19 février.

Des hommes ne croient pas, des hommes ne prient pas, j'en connais ; tous les jours j'en rencontre. Cela m'a-t-il étonné ? Avant peut-être, certainement même. Aujourd'hui, non. Je sais que l'on peut vivre sans prier, que la prière n'est pas de l'ordre des besoins. L'homme a seulement besoin de s'exprimer et de se croire compris par d'autres. La prière est autre chose. Elle est découverte en soi de l'inachèvement que l'on s'acharne à couvrir justement car en son contre-point se développent ces impossibles communions, et cette horrible dégénérescence du temps qui nous achemine à la mort. La grâce de notre temps en occident est peut-être cette espèce de dégoût qui envahit une partie de la jeunesse devant la marchandise. Idolâtrie monstrueuse du présent avec laquelle nous cachons la déhiscence de notre être, cette précarité foncière sur laquelle nous édifions notre vie.

Dans ce que je dis de la prière et de la Foi, y aurait-il quelque chose de séduisant pour un hom-

me à qui ce serait étranger ? J'ai peur que non, et pourtant la force de ma vie et sa joie s'enracinent là. Qu'on est maladroit pour communiquer l'essentiel. Me voilà donc avec tant de questions, d'incertitudes, et de moments où je perds pied pour m'être avancé sur une terre étrangère qui finit au désert.

C'est aussi moi dans l'espérance de signes inattendus, dans l'intime conviction que Dieu est là et que son amour me reçoit jour après jour. L'espérance un peu folle de me trouver à sa table avec tous les frères aimés.

C'est la prière en forme de toile grossière laborieusement tissée à la frontière ; rien à voir avec

la tapisserie de Notre-Dame. C'est plein de trous, de reprises, de retours en arrière ! Ça voudrait être la prière d'un vrai homme de Dieu, d'un prêtre de Dieu. Dieu seul entend peut-être en elle ce qu'elle ne sait pas dire et ceux qui ne peuvent pas dire.

Voilà mon ministère d'aujourd'hui, le service essentiel — je dois le croire — auquel je suis convié. Il est sans importance aucune à le regarder comme ça, une grande perte de temps sans doute, **SOUVENT A PEINE UN MURMURE, et PARFOIS MEME UN SILENCE FATIGUE.** Un signe fragile de Dieu peut-être ; j'espère pour la joie du monde.

Travail en psychiatrie et mise à l'épreuve de la Foi ⁽¹⁾

Un membre de l'Atelier "Santé"

Que l'on soit vendeur ou technicien, intellectuel ou manuel, le travail au jour le jour nous modèle et modifie. Travaillant depuis plusieurs années dans une équipe infirmière psychiatrique, tout en poursuivant des études de psychologie, j'ai essayé de voir combien nous étions tous marqués par ce milieu de travail, et plus particulièrement de voir comment la foi des chrétiens (minoritaires parmi le personnel soignant) y était mise à l'épreuve.

Trois remarques préliminaires

De telles observations sur le vif ont leur poids de naïveté, c'est-à-dire de ridicule possible, mais aussi de vérité. A travers celui qui a pris la plume, des hommes disent un peu de leur vie, de leurs doutes ou de leur espérance. Ils demandent d'abord à être entendus — en deçà de tout jugement. Il s'agit seulement dans un premier temps de mettre au clair les questions qui se posent plutôt que de les taire.

Je tente donc ici de rendre compte d'un certain nombre de facteurs qui me semblent converger pour provoquer (et expliquer) cette crise de la foi qu'éprouvent rapidement les chrétiens travaillant en psychiatrie. Crise qui ne leur est pas propre (beaucoup d'autres ailleurs la ressentent de façon similaire) mais dont les origines sont quand même particularisées par l'expérience professionnelle.

Cheminement et problématique étant particuliers à chacun, ces réflexions et notes, venues d'ici ou là, risquent de donner une impression d'incohérence. Cependant, je voudrais montrer combien les chrétiens sont « traqués » dans leurs convictions et leurs attitudes, et ceci rend sans doute un son dramatique. Pourtant,

(1) Cet article a paru dans la revue *Présences*, n° 118, 1^{er} trimestre 72, pp. 61-78.

on ne saurait désespérer ou même simplement attendre que l'orage passe. Une recherche est à promouvoir.

Ces impressions ont été recueillies dans un hôpital psychiatrique moderne (2) (méthodes nouvelles, travail d'équipe, etc.) ; certains lecteurs penseront que le climat décrit est malsain et inquiétant. Sans doute ont-ils raison de le juger ainsi,

de s'étonner que ce qui ressort de l'impact psychanalytique soit aussi angoissant et non pas neutre ou libérant... Je me contente ici de décrire et de voir les conséquences : la foi interpellée, engagée dans un processus redoutable d'épuration.

Nous essaierons de voir comment des chrétiens vivent cela, comment ils y réagissent et quel chemin peut être proposé.

Mise à l'épreuve de la Foi

Entre soignants, un climat...

La religion et la foi apparaissent comme des sujets tabous, proscrits.

* Dans le monde clos de l'hôpital où la préoccupation thérapeutique est envahissante, on ne parle entre nous que des malades. On dirait qu'ils nous poursuivent ; jusque dans les soirées de détente, ils sont là, parmi nous, constamment au cœur de la conversation.

C'est bien évident que parler des malades permet de ne pas parler d'autre chose,

(2) N'intervient donc plus ici un certain visage d'Eglise, officiellement présente par telle ou telle congrégation religieuse, souvent propriétaire des lieux, et, dans certains cas au moins, crispée sur les problèmes matériels ou légaux, opposée à toute réforme, paniquée par toute initiative, entretenant un climat rétrograde... Beaucoup de chrétiens (voir certains rapports d'équipe d'A.C.M.S.S.) semblent, en effet, traumatisés et obnubilés par cette omniprésence et cette toute puissance religioso-administrative : obstacle majeur et immédiat qui bouche tout l'horizon et paralyse toute autre recherche plus fondamentale. Problème d'autant plus difficile que ce personnel religieux a beaucoup de circonstances atténuant sa responsabilité dans cet état de fait.

et surtout de soi ; on vit une grande réticence à parler de ce qu'on fait à l'extérieur, de ce qu'on a été, des vacances, passées, de sa vie privée : on a peur de se dévoiler. Impression — à peine exagérée, pour la faire comprendre — qu'on ne peut parler de rien et surtout pas de nous. Comme si la vie n'avait pas droit de cité à l'intérieur de l'enceinte hospitalière. C'est dire que ce que les chrétiens ressentent éventuellement par rapport à leur foi, d'autres, témoins ou militants d'une autre cause, l'éprouvent pareillement.

Ensemble, nous respirons chaque jour la psychanalyse dont nous savons confusément ce qu'elle pense et ce qu'elle fait de la religion (3). Ce n'est donc pas pour

(3) Les impressions ne restent pas toujours aussi diffuses. Par leurs paroles ou leurs comportements (allusions, sourires, et même réactions brutales d'énervement ou de refus), certains médecins se sont chargés de nous faire comprendre « comment ils classaient l'affaire »... On peut, bien sûr, ici, s'étonner et s'interroger sur cette fameuse « écoute » dont ils font profession (profession de foi, en tout cas !) qui semble alors pervertie au point même que, littéralement, « elle coupe la parole »...

rien que nous avons peur de l'autre, du collègue tout proche, de ses « interprétations » toujours possibles, et particulièrement de la manière dont il comprendra que nous gardions la foi. Celui qui se préoccupe encore de telles questions, qui cherche à maintenir encore une certaine pratique religieuse, ne peut être que névrosé. Qui donc s'exposerait volontairement et publiquement à de tels risques ?

Sans doute ressentons-nous d'autant plus cet « interdit » que, par rapport à d'autres milieux de travail (usine, par exemple), nous avons beaucoup plus l'occasion... et peut-être l'envie d'aborder des questions religieuses.

Cette peur d'être vraiment ce que l'on est, de le laisser paraître ou d'oser le dire se manifeste plus particulièrement autour du médecin analyste. Auréolé de sa toute-puissance d'interprétation ultra-lucide, on fait de lui (et c'est bien *nous* qui faisons de lui...) un personnage redoutable : ainsi naît ce malaise constant d'exprimer des idées, encore plus des certitudes devant lui. « Et si l'on veut bien encore se mouiller sur certains domaines, les convictions religieuses seraient bien le dernier sujet sur lequel on s'embarquerait en sa présence... ».

* A noter que si, à l'occasion, un thème religieux affleure (à propos d'un malade, de l'art roman, etc.), une réaction de mise à distance est immédiatement introduite : on ne veut pas s'engager profondément dans la conversation, on cherchera à ne pas se laisser impliquer malgré soi. Si donc on en parle un peu, ce sera sur un mode ludique, par voie de plaisanterie ou d'allusions malicieuses à des formules évangéliques (« le bon grain et l'ivraie »), dogmatiques (« c'est la Sainte Trinité,

quoi ! »), liturgiques (« mea culpa ») ou encore à des comportements tenus pour être ceux du personnel d'Eglise (« à force de nous demander de la disponibilité, on veut faire de nous des bonnes sœurs »).

* Si l'on ne parle pas, peu ou mal des questions religieuses, c'est peut-être aussi parce que l'ensemble du personnel est relativement jeune. Dans la grande remise en question de tout ce que nous avons été et sommes devenus, nous éprouvons brusquement la *légèreté de nos convictions*.

Dans un tel climat, on ne saurait s'étonner que la présence ou la venue de l'aumônier provoque des réactions aussi fortes que contradictoires. Au nom de la grande tolérance thérapeutique et de la bienséance, on ne peut refuser de le rencontrer et de bavarder avec lui, mais on en garde une certaine gêne ; si l'on peut, on évite de s'asseoir à côté de lui à table ou en réunion, et, de toute manière, de trop s'afficher avec lui. Cela, quelles que soient, par ailleurs, les convictions que l'on garde ou la sympathie qu'il inspire (4).

Le contact avec les malades

D'emblée, il nous remet en question. Nous voici interrogés sur notre propre identité. Ce « fou », cet « autre » si différemment me renvoie une image possible de

(4) Le malaise ainsi décrit, peut-on essayer de l'expliquer ? La rencontre de l'aumônier est peut-être perçue comme une sollicitation à dévoiler notre vie privée justement là où nous nous refusons de l'étaler ; ou bien le prêtre est vécu lui aussi comme un personnage mythique (cf. le médecin psychanalyste), nous renvoyant désagréablement à nos infériorités et à nos incertitudes ; et bien sûr il est le représentant officiel d'une Eglise par rapport à laquelle tous ont pris du large.

moi-même : « celui que j'aurais pu, que je peux un jour, devenir », image dérisoire et par là, insupportable. Ou bien, il me devine avec une étrange lucidité. Ou bien, encore, son état, son évolution sont un défi à mon pouvoir ; ils me révèlent mon incapacité à guérir, ou même à soigner quotidiennement. Par là, je suis confronté avec la souffrance, avec son angoisse (qui ne m'épargne pas d'ailleurs), avec la mort.

L'atmosphère d'un hôpital psychiatrique n'est-elle pas toujours un peu marquée par un certain désespoir humain, auquel nous participons tous, à travers l'expérience de notre impuissance dûment constatée, et de notre pratique toujours soupçonnée (rôle de garde-chiourme, de « ré-adaptateur », etc.) ?

La fréquentation quotidienne des malades, la connaissance de leurs problèmes sont souvent aussi l'occasion d'un nouveau trouble de la foi.

On découvre d'abord la proximité de certaines constitutions psychopathologiques avec des traits du tempérament ou du comportement religieux : « Tout ce qu'on avait mis sous le religieux, on le retrouve chez tout homme à structure rigide, obsessionnelle... ». La pensée de Freud est alors toute proche qui, de cette analogie de structure (mécanismes semblables) conclut à une identité de nature (la religion tout bonnement réductible, et réduite, à une névrose obsessionnelle). Assimilation rapide, c'est bien vrai. Mais il ne suffit pas de la dénoncer comme mauvais procédé ; nous sommes acculés à réfléchir sur elle et à en tirer des leçons pour une compréhension nouvelle (et post freudienne) de la foi.

Fait également problème au soignant

chrétien tout ce que les malades eux-mêmes condamnent lucidement, tout ce qu'ils savent raconter de l'éducation morale qu'ils ont reçue dans « certains milieux religieux » : obligation de la messe tous les matins, culpabilisation excessive de certaines « fautes », tout un climat de contrainte et de punition, etc.

Mais, plus gravement, au delà du conditionnement par quelque personnage parfaitement névrosé (une mère, un prêtre, une religieuse...), ces malades révèlent, sous un mode de paroxysme, ce qu'il y a de pathologique dans l'expression de notre foi. Il faut bien avouer, en effet, que l'on retrouve dans les délires des malades mentaux les thèmes à peine forcés, de bon nombre de prédications vraiment « délirantes ». On récolte ce qui a été malencontreusement semé. C'est dans l'exagération pathologique que l'on se rend brusquement compte du caractère insupportable de certains thèmes du discours religieux.

Ces thèmes ont entraîné des comportements et des pratiques qui sont autant de symptômes : scrupules, actes obsessionnels, sacrifices. Nous les constatons et en recherchons les raisons : tel malade cherche à faire des sacrifices pour conjurer sa peur, tel autre exprime sa culpabilité en voulant toujours se faire pardonner. Nous apercevons des constantes ; par exemple, certaines relations avec la sexualité ; l'interdiction, dans le christianisme, du discours sexuel (5), ou l'orientation vers des milieux unisexués (et reli-

(5) Ce qui finalement intéresse et mobilise l'opinion dans toutes les affaires « mariage des prêtres », n'est-ce pas la perception d'une chance possible, d'une nouvelle manière de reconnaître une place à la sexualité dans la parole et la pratique ecclésiales ?

gieux) de personnes homosexuelles (et inconscientes de cette tendance).

— Glanés au fil des mois, ces aperçus de pathologie religieuse nous amènent finalement à repenser les thèmes centraux de la foi : le Dieu-Père, ou la Rédemption par exemple. Quelle représentation se donner du Dieu bon, tout-puissant, provident ou consolateur, sans tomber dans l'irresponsabilité, la démission, et la quête illusoire d'une bienheureuse sécurité ?

Mise en question de la religion, dirait-on, qui n'atteint pas la foi en Jésus-Christ, celle dont nous vivons. Mais le réflexe qui nous fait percevoir le fonctionnement psychique des autres démonte peu à peu nos propres mécanismes, et démystifie la pureté de nos convictions. « Je suis ainsi conduit dans la foi à m'attacher à une personne vivante que j'essaie d'aimer, dont j'essaie d'accomplir la volonté révélée dans l'Evangile, etc. Mais cette personne, je risque aussi de me l'approprier, de l'aimer effectivement mais finalement aussi comme ce qui me tranquillise... On me parle de l'amour de Dieu, amour gratuit, et voici que je me surprends à me demander quelle peut être la manipulation qui se cache derrière l'affirmation de cette gratuité... ». Perplexité.

La remise en cause personnelle

Très liée au travail en psychiatrie, elle ne joue pas qu'au seul plan religieux ; en d'autres domaines aussi (moral ou politique, par exemple), « les certitudes se taillent... ».

La fréquentation quotidienne des malades nous invite à entrer dans la compréhension de leur cheminement. C'est

pour nous une occasion de découvrir le poids des différents déterminismes au regard desquels la liberté, tant proclamée dans notre société chrétienne et libérale, apparaît quasi nulle ou si frêle... A partir d'un tempérament de base, une série d'événements « précipite » (au double sens du mot : chimique et temporel) un destin individuel et social. Très schématiquement, en effet, on le sait, et quel que soit le milieu social et culturel, la présence d'une mère trop prévenante (l'effraction de la tendresse !) peut provoquer un comportement schizophrénique, bloquer un développement, faciliter l'arriération mentale ; l'absence ou la faiblesse du père n'est pas étrangère à la structuration psychopathique ; telle rencontre ou telle fréquentation joueront de façon décisive dans le sens d'une hystérie ou d'une perversion, etc. A mesure que nous déchiffrons chez l'autre conditionnements et déterminismes, nous sommes amenés à nous interroger sur ceux que nous avons subis, à les voir, et presque inévitablement, dans un premier temps du moins, à les refuser. La réaction peut être immédiate et brutale (6) : « A partir du moment où j'entrevois une explication psychologique derrière un de mes comportements, je ne veux plus et je ne peux plus avoir ce comportement ». Comment expliquer cela ? Aspect de la révolte contre ses pères, impression d'une honteuse mise à nu, vexation d'avoir été floué sur notre liberté ? La foi, en tout cas, dans la mesure où elle est liée à un conditionnement éducatif et familial, fait l'objet d'un des premiers rejets.

(66) Et souvent (heureusement !) transitoire. Il faut bien vivre... et on ne peut tout changer du jour au lendemain !

Plus précisément, on peut tenter de décrire ainsi le processus de ce malaise et de ce refus.

A/ *Rétrospectivement*, nous voyons mieux quels rôles ont joués l'éducation et la pratique religieuse dans chacune de nos vies.

— LE « MAUVAIS RÔLE » : tout ce qu'aujourd'hui nous mettons en compte des scrupules, des limitations systématiques de la liberté, des sacrifices, des interdits divers, de la peur (plus ou moins refoulée) d'être heureux... (7).

A noter que cette volonté de libération joue à de nombreux plans (manière de dépenser l'argent, de s'habiller, par exemple) et pas seulement au plan sexuel.

De tout ce mauvais rôle, nous sommes en train de nous défaire, et c'est plus difficile qu'il n'y paraît de chercher à être heureux, bien dans sa peau, sans culpabilité, sans réflexe masochiste. Est-ce là seulement le résultat d'une éducation maladroite ? (Beaucoup de chrétiens dé-

(7) Aux malades, en effet, nous tentons de réapprendre le goût et le plaisir de vivre : nous ne voulons pas les contraindre, leur imposer une activité ; nous proposons, nous attendons... nous voulons susciter leur envie... nous cherchons avec eux, et pour leur épanouissement, ce qui leur ferait plaisir.

Tout cela nous le faisons de tout cœur... pour les autres !

Et nous voilà brusquement interrogés sur ce que nous faisons pour nous, sur ce que nous nous accordons comme « plaisir ».

Nous avons tous reçu, subi cette éducation spirituelo-morale qui nous interdisait, au nom d'une mort à nous-mêmes, certains comportements, dans la ligne de nos intérêts ou de notre épanouissement. Il nous en reste parfois cet étrange réflexe qui, en nous privant de nous « faire plaisir », nous empêche d'être heureux.

Relire ici saint Jean de la Croix : « Non le plus facile, mais le plus difficile ; non le plus savoureux, mais le plus insipide ; non ce qui plaît, mais ce qui n'attire pas ; non ce qui console, mais plutôt ce qui afflige ; non ce qui repose, mais ce qui demande de la peine ; non le plus, mais le moins... ».

couvrent aujourd'hui et rétrospectivement un certain visage sadique de Dieu dont ils cherchaient à accomplir la volonté). Comment monnayer et vivre cette présence de la souffrance inscrite au cœur de la foi, mais d'abord aussi de la vie ? *Un christianisme sans dolorisme est-il possible ?*

Mauvais rôle aussi de cette éducation de la foi, en ce qu'elle proposait un idéal merveilleux et difficile sans donner, dans le même mouvement, les moyens d'y atteindre. On pense à la boutade connue : « Mon Dieu, j'aime mon prochain comme moi-même ; eh bien ! ça ne fait pas lourd ! ». La possibilité d'aimer est liée à la possibilité de s'aimer. L'éducation de la charité que nous avons reçue ou que nous avons sélectionnée n'était-elle pas « hérétique » (8) et oublieuse d'un autre principe évangélique : « C'était bien ceci qu'il fallait faire, sans oublier cela » ? Nous sommes allés aux autres, mais l'intendance ne suivait pas... En deçà de toutes les belles résolutions, de tous les efforts de générosité, c'est le souci d'une rencontre vraie des autres qui nous renvoie à nous-mêmes. (Il est de constat désormais habituel que bien des chrétiens restent embarrassés et découragés devant l'échec consternant de toutes leurs tentatives d'ordre spirituel).

Mauvais rôle enfin, puisque la loi prescrite n'était (et n'est) jamais remplie. Plus sensibilisés à nos mouvements intérieurs, nous ressentons plus nettement attirance, préférence ou répugnance à l'égard de tel ou tel malade dont nous avons la charge. D'un point de vue strictement professionnel nous avons déjà

(8) Hérétique : celui qui choisit... parmi les vérités de la foi. De « haireo » : choisir.

bien du mal à ne pas nous en vouloir de tels mouvements intérieurs (9). De plus l'impératif de la charité universelle demeure. Devant l'émergence et la prise de conscience du désir, la prescription apparaît non seulement impossible mais proprement insensé et suscite la révolte : Au nom de quoi s'efforcer absolument (et vainement) d'aimer quelqu'un qui nous répugne ? *Que devient donc le désir de l'homme dans la vie du chrétien ?*

Plus profondément encore, au delà de l'éducation reçue et de la morale plus ou moins bien assumée, nous faisons une relecture perplexe de nos prières passées. Nous ne sommes plus très sûrs de la nature de la foi qui les inspirait (le serons-nous jamais ?). Nous voyons mieux aujourd'hui ce qui se cachait derrière les figures auxquelles nous avons recours : Père protecteur et « bonne mère », Jésus-grand-frère-asexué et sauveur, etc. Nous nous découvrons bien naïfs et bien pe-nauds d'avoir pris si peu de recul par rapport à ces mouvements intérieurs d'alors : appels au secours dramatisés, épanchements dans quelque « cœur à cœur », approbations ou consolations à éprouver, promesses ferventes. Après avoir voulu y voir l'œuvre de l'Esprit-Saint en nous, nous risquons de ne plus y voir désormais qu'une manifestation — parmi d'autres — de nos démons intérieurs. L'inconscient était là et fonctionnait dans l'ombre, et nous ne le savions pas ! Plus avertis de son rôle dans nos

relations quotidiennes, *quelle place reconnaître à l'inconscient dans notre relation à Dieu ?*

— LE « BON RÔLE » : ce qui dans notre éducation chrétienne nous a marqués en profondeur dans le sens de l'attention aux autres, l'ouverture et le dialogue, la charité et le dévouement.

Or, toutes ces valeurs qui indiciblement ont orienté un tempérament dans la perspective soignante, à partir d'une inspiration véritablement évangélique bien souvent, voici qu'elles deviennent suspectes à nos propres yeux.

Témoin cette infirmière qui racontait ainsi son cheminement : « En arrivant à l'hôpital, j'avais choisi et demandé de m'occuper des alcooliques, et cela parce qu'ils me semblaient être objet d'un rejet général (générosité, courage, etc.) mais, en approfondissant, j'ai compris qu'en fait j'avais désiré cette spécialisation parce que mon besoin de prendre en charge, de protéger et finalement de dominer y trouvait son compte. Que faire de cette découverte, surtout quand on apprend par ailleurs que le drame de beaucoup d'alcooliques c'est justement le compagnonnage de vie avec une femme dominatrice... Il n'y a peut-être qu'à demander à changer de service ou à commencer lentement et difficilement à faire peau neuve en assumant au mieux ce mouvement instinctif ».

Simple exemple, parmi beaucoup d'autres possibles, mais significatif pour beaucoup qui, venus travailler en psychiatrie, ont découvert et compris que, parmi leurs motivations, quelques-unes étaient inspi-

(9) « Tout le monde doit être logé à la même enseigne et une relation particulière (duelle) entre un infirmier et un malade, peut-être parce qu'elle réveille et rappelle l'existence du désir, est aussitôt combattue. Ne pas avoir de préférence. Ne favoriser personne. C'est la loi ».

(J. HOCHMANN : *Pour une psychiatrie communautaire*. Ed. Le Seuil, 1961, p. 102).

rées par leur désir ou leur plaisir d'écraser des faibles (10).

De plus, comme beaucoup d'autres chrétiens qui ont pris au sérieux cet engagement qu'on leur prêchait, nous constatons en nous-mêmes un amincissement de la foi en tant qu'inspiratrice de comportements. Non seulement ces comportements n'ont rien de spécifique (d'autres, non chrétiens, en font autant, et même mieux), mais ils n'ont plus que faire de ce « moteur auxiliaire » que fut la foi au départ. Désarroi des chrétiens qui découvrent un beau matin qu'ils font désormais, au nom de la thérapeutique et du devoir professionnel, ce qu'ils faisaient auparavant au nom de leur foi.

Beaucoup de qualités autrefois propres à l'idéal chrétien (l'attention aux autres, l'écoute en faisant abstraction de soi, de ce que l'on voudrait dire ou conseiller) sont ainsi devenues laïques. Il est significatif qu'en raison de la formation reçue, beaucoup vivent mal cette « remise en place de la foi et ne semblent pas reconnaître là une certaine fonction prophétique du christianisme qui a appris

(10) A chacun de « digérer », d'« encaisser », le plus souvent en solitaire, ce genre de découverte plus ou moins bien vécue au début. Epreuve temporaire mais aussi chance de ne plus s'illusionner sur son propre compte, et de pouvoir peut-être mieux vivre et éventuellement utiliser au service de l'autre ce que l'on a ainsi compris de soi-même.

Nul ne travaille en psychiatrie sans être constamment interrogé sur ses motivations, et il faut en noter tout le positif. Mais il reste parfois plus difficile à un chrétien, ou à quelqu'un qui le fut, d'accepter ou de comprendre cette suspicion jetée sur toute valeur, et plus encore sur toute motivation religieuse : « rabaissement » systématique (tout est réductible à autre chose) ; perplexité devant l'impossibilité pour beaucoup d'imaginer des motivations ou des comportements qui dépassent les leurs (évoquant la conduite du P. Kolbe se proposant pour mourir à la place de l'un de ses camarades de déportation, père de famille, un collègue refusait d'y voir autre chose qu'un suicide...).

aux hommes « l'écoute dans la nuit » bien avant la « bienveillante attention » du psychanalyste.

Toute une évolution se dessine qui marque autant d'abandons de problématiques diverses : non plus la foi conçue comme une potion magique permettant aux chrétiens d'être les meilleurs, ni la recherche stérile de la spécificité chrétienne, ni même le comparatisme diffus qui finit par tourner à notre désavantage. Ainsi déposés de tous nos faux privilèges, *comment donc comprendre dans la foi les valeurs propres à un milieu* et qui s'appellent ici : aide, patience, service, écoute, etc. ?

B/ *Présentement* donc, on ne voit plus de quel ordre serait le caractère opératoire de la foi. Elle ne sert de rien. Inquiétante absence de la foi — enseignée jadis comme « opérationnelle » — au moment même où nous effectuons ce qu'elle nous proposait comme service du prochain.

Impression étrange que cette impossibilité de dire ce que la foi représente pour nous, alors que nous pouvons encore formuler d'une certaine manière une appartenance politique ou syndicale !

Inutilité, absence, et aussi insignifiance de la foi ! Quand nous avons, par exemple permis à des êtres de s'accepter, de co-exister avec d'autres, de supporter la réalité, n'est-ce pas là œuvre de restauration et de salut ? Que serait alors et qu'apporte le salut chrétien ? Est-il si nécessaire de vouloir encore « en rajouter » ? Toute une problématique de l'extériorité du salut chrétien par rapport à la promotion d'une personne, serait ici à reconsidérer.

Le « surcroît » de la foi apparaît comme un superflu (11).

Le malaise de l'inutilité de la foi se double de l'expérience d'une vie de travail en équipe dont les principes reprennent littéralement les expressions de la vie communautaire de style évangélique ; par exemple, la volonté de « partager les misères de la vie quotidienne » n'est plus un vain mot ou une pieuse résolution, alors même que la vie quotidienne en psychiatrie n'est pas rose mais signifie le plus souvent, « de la merde, du sang et des larmes ».

Ainsi, les thèmes et l'expérience de la foi semblent-ils avoir été délogés et avantageusement remplacés par l'impératif thérapeutique et la difficile réalisation d'un travail effectivement communautaire.

Des questions, encore des questions...

A tout ce travail intérieur de la remise en cause personnelle sont liées des questions plus générales qui jalonnent une perspective de recherche.

— L'incertitude personnelle, par exemple, ne suffit pas à expliquer le dégoût puis le désintérêt pour un certain nombre

(11) D'un point de vue plus large, il y aurait à réfléchir à cette proximité de l'idéal chrétien et de la pratique d'une science et d'une technique comme la psychanalyse. Ce n'est sans doute pas par hasard si un certain nombre des prêtres (des religieux surtout) qui abandonnent le ministère deviennent psychothérapeutes-psychanalystes. Pour eux, semble-t-il, ce n'est pas seulement l'aboutissement de l'aventure psychanalytique personnelle, c'est une manière de « se récupérer », de récupérer en tout cas une grande part de leur vocation dans une autre praxis également dévouée au service de l'homme fraternellement considéré.

de questions dogmatiques. Mais alors peut-on encore se dire chrétien ou catholique quand la foi tend à perdre son contenu, quand toutes sortes de « vérités » de la foi non seulement nous gênent mais nous laissent absolument indifférents ? Quand l'existence semble devoir être vécue sous le signe de l'universelle ambiguïté, toute affirmation provoque malaise. *Comment se reconnaître encore membre d'une Eglise dogmatique ?*

— Où se réfugie donc « la foi » ? D'un côté, en effet, nous constatons que son « contenu objectif » s'amenuise ; d'un autre côté, amenés à mieux repérer certains types de tempéraments (et sans retomber dans les pièges de quelque caractérologie), nous sommes frappés de constater également la diversité des « contenant » : expressions et attitudes de foi apparaissent terriblement relatives à une personnalité qui s'est ainsi structurée au gré de son hérédité et de son histoire. Au delà d'un « œcuménisme » toujours possible par réduction au plus petit commun dénominateur (un certain « essentiel » exprimé en termes de plus en plus imprécis), *la diversité des approches, des compréhensions, et des mises en œuvre de la foi laisse-t-elle place à une « unité de la foi », à une « unité dans la foi » ?* (12).

— Situation difficile : dans un climat indifférent ou hostile, nous vivons une grande incertitude personnelle liée à une

(12) La crise du contenu n'est pas propre au Christianisme. Des spécialistes de l'Histoire des Religions le montreraient facilement. Finalement, après des siècles de polémiques ou de croisades, les montagnes religieuses sont en train d'accoucher d'une souris : quelques vagues propositions sur le sens de la vie, l'esprit de tolérance, et une éventuelle vie au delà de la mort.

relecture de ce que nous avons été jusqu'à. Beaucoup de mots se sont usés ; et les mots nous manquent pour exprimer ce que nous ressentons ou recherchons encore, peut-être par peur de « perdre » quelque chose de vital. Si nous ne pouvons plus rien réaffirmer tranquillement, au moins ne voulons-nous pas enterrer les problèmes. Certains jours, il semble que la seule attitude de foi soit *le doute comme maintien de la question ouverte*. Que subsiste au moins cela, mais tout cela.

— Faut-il vraiment se résigner ou se consacrer à vivre cette tension ? Que cache donc cette recherche repoussant toujours plus loin son objet ? n'y a-t-il pas là l'indice d'une faiblesse ou d'une peur secrètes ? « Une bonne fois pour toutes, est-ce qu'on accepte la réalité humaine bien limitée, ou bien y a-t-il quand même une dimension autre ? ». Dans la manière même de vivre cette intense « questionite », une évolution se dessine : « Tout — l'essentiel — est aujourd'hui question... mais peut-être plus pour très longtemps,

(13) Moins encore en ce domaine qu'en d'autres, un chrétien ne saurait faire l'ange, renvoyer les pauvres névrosés à leur thérapeutique, en se croyant d'un autre bord. Qui peut se dire indemne de toute contamination névrotique dans sa foi ou ses attitudes religieuses ?

car j'ai l'impression que, très vite, celle-ci même devient totalement inexistante, ou du moins inintéressante... ». « Au lieu de cultiver de façon quasi obsessionnelle et obsédante ce genre de question, ne ferait-on pas mieux de s'en détacher, de s'en foutre un peu ? Après quoi, on verrait !... ». Projet possible ou illusoire que *d'évacuer ainsi toute anxiété névrotique de nos préoccupations religieuses* (13) *pour une réelle redécouverte de la gratuité de la foi ?*

Ce qui est ainsi vécu, c'est bien la volonté d'aller très profond, jusqu'au bout. Quotidiennement, en effet, avec les malades, nous sommes les témoins (et les acteurs) de cette investigation totale et absolument nécessaire : il ne saurait y avoir de territoire protégé, sinon toutes les défenses viendraient s'y réfugier « comme en un quartier réservé... ». Sans doute sommes-nous, malgré nous, fascinés par cette volonté de réduction et d'extirpation. Peut-être inconsciemment désirons-nous passer par la même épreuve (14). Contamination particulièrement peu souhaitable, pensera-t-on... Mais c'est celle que nous vivons.

(14) Par identification au malade aux prises avec l'analyste, ou par identification au médecin qui est lui-même passé par l'analyse ?

Comment réagit-on à tout cela ?

Différentes attitudes sont possibles.

Un misérable statu quo

Le statu quo est fait de la réaffirmation obstinée des grandes vérités de la foi redites dans les antiques formules, et de la proclamation de sa situation de croyant... On fait de l'apostolat. Tout cela ne dure pas bien longtemps (je fais référence ici à un exemple précis : la présence et le départ d'une religieuse). Les malades délirent ou sont agressifs ; les autres soignants trouvent cette attitude de plus en plus insupportable. Si quelques avertissements sont donnés et non suivis d'effet, l'exclusion a lieu, inexorable, au nom du sérieux professionnel : « Pas moyen de travailler avec quelqu'un comme ça ». Et le départ ne sera guère pleuré : « Elle n'a eu que ce qu'elle méritait ».

La fuite

« Ici, on nous demande tout... il n'y a plus moyen d'être chrétien ». La nécessité de faire désormais professionnellement pour la thérapeutique ce qui auparavant était accompli comme un effort exigé par la foi ou la charité, n'est pas également supportée par tous.

A force de faire passer la foi dans la vie, il ne reste plus de la foi qu'une pratique qui trouve ici à s'exercer en dehors de toute réticence chrétienne, puisqu'aussi bien tout « témoignage » de sa foi comme de tous autres intérêts, en-

gagements ou convictions sont exclus de la réalité thérapeutique. Pour survivre comme « chrétien » il ne reste plus parfois qu'une seule issue : la sortie de secours, la fuite... Aller ailleurs où enfin on pourra retrouver des gestes à faire, des paroles à dire qui signeront la charité, et par là l'identité chrétienne. Quelques-uns choisissent donc le départ avant que l'essoufflement ne devienne trop dramatique. Salutaire sagesse ?

D'autres, peu nombreux il est vrai, semblent abandonner le souci d'une meilleure compréhension (sociale, politique ou spirituelle) de ce qu'ils font et cherchent périodiquement des hauts-lieux de refuge où des silencieux et des mystiques leur apprennent à relativiser toute leur expérience. Est-ce à dire que, dans l'impossibilité où nous nous trouvons d'inscrire notre foi dans le quotidien, il nous faille reprendre pied, de temps en temps, dans l'éternel... (La question, bien sûr, doit être nuancée : car est-ce une fuite, un équilibre prudent ou naturel, ce rythme alternant dont les évangiles témoignent précisément à propos de Jésus ?).

Un isolement silencieux

Pour beaucoup, pour la plupart, c'est la crise et souvent la mise en veilleuse de toutes les questions qui ne peuvent plus être dites publiquement ; ni dans le milieu de travail où une telle inquiétude serait mal venue ; ni dans l'« Eglise »

peu préparée à accueillir ces remises en cause, et qui continue de partager la méfiance et la réserve habituelles à l'égard de tous ceux qui s'occupent des malades mentaux (l'hypothèse de la contagion de la folie volontiers avancée). Il est significatif qu'à « Pentecôte 71 : rencontre des chrétiens de la santé », la prière universelle de la messe ait demandé « que tous ceux qui vivent l'expérience de la mise en œuvre de ces techniques psychologiques trouvent dans l'Eglise accueil et sympathie, et non plus méfiance, jugement, mise à l'écart... ».

Isolement donc, et repli sur soi puisqu'aussi bien on risque de ne se « retrouver » nulle part : ni dans l'anonymat des messes aux homélies bien intentionnées et insupportables, ni même aux réunions autrefois fréquentées avec d'autres chrétiens : les explications proposées aux « faits de vie » apparaissent bien fades par rapport au vécu hospitalier et l'expérience psychiatrique semble tellement particulière que les autres membres de l'équipe tendent à l'évacuer. De plus, en dehors de l'hôpital, une certaine intolérance à tel ou tel trait pathologique nous rend pénible ou plus difficile la rencontre de personnes et encore plus de prêtres que nous ressentons comme obsessionnels, pervers, mal à l'aise dans leurs relations féminines (15).

Plus péniblement encore, les retrouvailles avec les amis de ces équipes sont parfois gâchées par la rapidité de nos évolutions personnelles ou par les ré-

(15) Les exemples seraient évidemment innombrables. Citons simplement, au titre de son ambiguïté, cet éloge récent d'un prêtre décédé : « Ce religieux extraordinaire qui ne serrait jamais de lui-même la main d'une femme » (Georges Hourdin : *La Vie Catholique* n° 1365, 6-12 octobre 1971).

flexes d'interprétation acquis professionnellement. C'est ainsi que des formulations spontanées de la foi ou de ses conséquences deviennent brutalement, pour nous, suspectes par ce qu'elles dévoilent de la personnalité de celui qui les exprime ou de sa représentation de Dieu. Par manière d'exemple, deux phrases qui pourraient présenter leurs auteurs comme des modèles suffiront à faire comprendre cette suspicion. D'un ami qui professe : « Si je n'avais pas rencontré Jésus-Christ, vraiment la vie ne me semblerait pas la peine d'être vécue... » (alors quoi, il vaudrait mieux mourir, se suicider ?), on s'interroge sur le visage de Dieu compensateur dont il a tellement besoin pour accepter la pauvre réalité de la vie donnée à tous les hommes. Et quand un autre avoue ou proclame : « s'il n'y avait pas Dieu, sa loi révélée, son Evangile, je ne me gênerais pas... » (c'est-à-dire : qu'est-ce que je m'en taperais...) ; c'est toute une représentation du Dieu castrateur et interdicteur qui est peut-être là sous-jacente. Désaccord sur de telles conceptions du sens de la vie et de la foi ; malaise de déceler ainsi ces sous-entendus éventuels sans pouvoir toujours les exprimer ou les faire comprendre.

Une certaine attente

Quelle attente ? L'envie de sortir enfin de son isolement et de se restituer comme chrétien avec d'autres, aux prises avec les mêmes incertitudes ou les mêmes remises en cause.

* Pas seulement pour trouver là l'occasion de relations intéressantes ou rassurantes (désir de se « faire des amis » ou de répondre à l'insécurité déclenchée).

* Pas seulement (mieux vaut le préciser !) pour être dans le vent, savourer le plaisir de parler « table rase » et « interrogations radicales », et finalement pouvoir dire : « Nous, on n'est pas comme ces publicains... on s'interroge... » (1).

* Pas seulement pour évoquer des questions théoriques et générales (la référence au Christianisme et à l'Evangile inspire-t-elle un point de vue et une attitude spécifiques sur des problèmes comme : la contraception en psychiatrie ; respect et liberté du malade ; morale, maladie mentale et normalité ?).

* Mais bien pour partager la manière actuelle de se dire et de se vouloir encore chrétiens aujourd'hui.

Proposer de constituer un groupe, n'est-ce pas là une réponse facile, bien courte, voire dangereuse ? N'est-ce pas chercher à fuir son angoisse personnelle pour retrouver « la chaleur communicative des banquets » (?!), ou bien « se mettre à table » entre angoissés et, ensemble, manier l'angoisse au point qu'elle devienne intolérable (16) ?

De fait, si, comme le suggère D. Anzieu, « les sujets humains vont à des groupes de la même façon que dans leur sommeil ils entrent en rêve », c'est-à-dire si toute réunion s'organise comme réalisation imaginaire de désirs, il sera nécessaire de mettre en commun et au clair nos motivations à vouloir faire partie d'un tel groupe : désir de répondre à l'insécurité déclenchée par un milieu inconnu ou volonté de recherche positive sur la foi.

(16) « Bon, alors, qu'est-ce qu'on décide : on s'angoisse ensemble, ou on se tient chaud ? » demandait brutalement une participante au démarrage d'un tel groupe. Et une lettre signalait le danger de « tomber soit dans le subjectivisme douceâtre, soit dans le pathos existentiel »..

De fait, également, tout spécialistes de la relation que nous sommes ou croyons être devenus (?), nous n'échapperons pas aux inévitables « questions de personnes » (atomes crochus ou non), ni aux lois de la dynamique d'un groupe et aux tensions **que cela implique...** Les meilleures intentions et un minimum de formation n'évacuent pas magiquement les obstacles.

Les difficultés ne manqueront pas, quel qu'en soit le niveau.

— Tentation de reparler des malades (on l'a vu : c'est la grande déformation).

— Hésitation à dire ce qui nous aide à vivre, à penser et à croire. Lieu de liberté d'expression, une telle confrontation appelle humilité personnelle, a priori, confiance en l'autre, respect de l'autre... (17).

— Décalage des évolutions spirituelles. Nous avons en effet les uns et les autres, vécu sur des slogans, sur des mots forts auxquels nous nous raccrochons encore par sécurité spirituelle. Mais ces mots s'usent les uns après les autres (et la dévaluation semble s'accélérer) ! Tous ces mots qui ont été et sont encore pour nous des repères et des étapes (« présence de Dieu » — « oblativité » — « rencontre de Jésus-Christ » — « construction du Royaume » — « le signe de l'Autre ») tous ces mots, nous ne les barrons pas en même temps.

Sous la diversité des formulations se livreront quelques batailles de conceptions théologiques et spirituelles. Espérons que l'écoute — professionnellement acquise — aidera la compréhension mutuelle.

(17) Si la foi est si difficile à exprimer de façon personnelle, si, en un sens, elle est « tabou », comme la sexualité, n'est-ce pas parce qu'elle exprime aussi le désir, le plus grand désir ?

Un cheminement possible

Un chemin serait à ouvrir. Quel peut-il être ?

* Refaire ensemble des « révisions de vie » ? Le travail professionnel et quotidien (réunion d'équipe, de synthèse...) a pris le relais de cette « méthode » avec une perspicacité, une lucidité, une efficacité autrement plus grandes...

* Se confronter intellectuellement à de grandes vérités doctrinales pour les réaffirmer ensemble et en retrouver la saveur ? Mais est-ce encore ou déjà possible ?

Il s'agit bien plutôt de nous redire entre nous *ce que nous vivons encore de la foi et comment nous en vivons*.

Toute cette remise en cause semble en effet pouvoir être honnêtement menée et ne pas déboucher quasi fatalement — du moins pour tous — sur l'abandon de toute foi. La mise à nu de nos comportements religieux (préfabriqués, acquis, stéréotypés), la mise à nu des motivations invouées qui intervenaient dans bien des attitudes dites « de foi », le vide découvert sous les formules naïvement répétées, l'infiltration généralisée du soupçon amènent à beaucoup élaguer et purifier, mais n'obligent pas nécessairement à conclure : « Notre foi vécue, après tout, ce n'était que cela », l'envoyant rejoindre à la décharge publique, et sans regret aucun, tout ce dont nous nous sommes débarrassés en « grandissant », à moins que, par quelque attendrissement nostalgique, nous ne lui gardions une place au musée de nos antiquités personnelles.

Il faut y regarder de plus près. La foi semble échapper — partiellement au moins — à ce processus réducteur. Elle a bien été cela pour nous. Mais elle n'est pas que cela. Et au delà de cette mise à l'épreuve, elle continue d'apparaître, encore et toujours, comme « autre chose ». Autre chose qui nous « dit », qui nous interpelle, qui continue de valoir pour nous. Autre chose qui emprunte le langage de la gratuité et du sens. C'est cela même qu'il faudrait tenter de mettre au clair entre nous. Au terme de ce décapage obligé, quelle représentation de Dieu vaut pour nous ? Comment le message de l'Evangile et le symbolisme ecclésial et sacramental sont-ils pour nous signifiants ? Que pouvons-nous exprimer de notre expérience et de notre quête de Dieu dans un langage crédible, accessible ?

Donc sortir de cet isolement silencieux dans lequel beaucoup s'enferment, chacun en sa propre nuit. Oser s'interpeller : « Veilleur, où en es-tu de ta nuit ? Qu'espères-tu de l'aube ? Que vois-tu déjà poindre ? ». Croire que l'aube sera différente après cette nuit... même si elle n'est pas la même pour tous.

Le temps est venu *pour chacun d'abord* (nul groupe ne le fera à notre place) de vérifier ce qu'il croit, et comment, et ce qui l'aide à vivre. La tentation serait grande de chercher réassurance auprès de ceux qui sont censés avoir parcouru le chemin de la nuit... (ce qui nous dispenserait d'en faire l'expérience). Que chacun prenne donc — s'il ne l'a déjà fait —

le temps d'un certain silence, d'une certaine solitude, le temps de vivre sa nuit, le temps de la veille qui est peut-être, dans l'impossibilité de toute autre, une espèce de prière.

Expérience spirituelle, solitaire ou communautaire, mais aussi effort de réflexion, de compréhension, d'expression de la foi aujourd'hui. Recherche difficile mais urgente que personne sans doute ne fera pour nous. Mieux vaut ne pas attendre le grand théologien qui fournirait la synthèse toute faite. Ce serait là encore une manifestation de cette paresse qui a coûté si cher à l'Eglise au long de son histoire. Nous ne pouvons plus croire par procuration. Nous ne pouvons plus répéter quelques bonnes vérités chaque jour contredites par notre manière de comprendre, de penser et de vivre. Nous ne

pouvons plus nous décharger sur autrui de la réflexion théologique (18).

Nous sommes ainsi au pied du mur, contraints, mais heureux, d'avoir à tenter une solidarité d'Eglise (solidarité nouvelle et pourtant traditionnelle) : ré-entendre ensemble la parole qui s'est dite autrefois, rouvrir le chemin du Christ, vivre de la foi et la partager.

(18) Depuis des années, certains prophétisent ou revendiquent un « retour » à l'Eglise primitive (à sa pauvreté, sa fraternité, sa discrétion). L'évolution semble précipiter les choses en ce sens : on pense, bien sûr, à la multiplication des communautés de base comme cellules fraternelles contre-distinguées des rassemblements anonymes. Mais qu'on n'oublie pas un aspect très important des premières communautés chrétiennes : leur intense recherche et élaboration intellectuelle pour formuler la foi dont elles vivaient, et cela en vue de la transmettre... Parallèlement d'ailleurs, on peut remarquer aujourd'hui que certains chrétiens ne sont restés tels que par « une certaine fidélité à un idéal missionnaire » alors même que, du point de vue de la foi, ils étaient dans l'obscurité totale.

Numéros disponibles

- n° 24 :** Dans une commune à municipalité communiste (session pastorale de Lourdes) — La lutte contre la maladie : une victoire incertaine (A. Pitrou).
- n° 25 :** La ville en question (A. Pitrou) — Le Mirail (Une équipe sacerdotale) — Fiches de travail de la Recherche Commune.
- n° 26 :** La deuxième décennie du développement (P. Moreau) — L'évolution de la Tunisie et les questions qu'elle pose à l'Eglise (Une équipe prêtres-laïcs) — La rencontre de l'autre (E. Cossement) — Le sens de l'universel dans la Mission (J. Frisque).
- n° 27 :** Recherche commune : Diverses contributions.
« Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme » (M. Légaut) Jean Deries.
- n° 28 :** La « théologie de l'Espérance » de Jürgen Moltmann (M. Massard) — A propos du sacerdoce ministériel — Lettre ouverte aux Evêques du Synode.
- n° 30 :** L'autorité dans l'Eglise et la pluralisation politique des chrétiens (E. Deschamps). — Mariage et célibat. — Sacerdoce et Mission (Collectif).
- n° 31 :** Que s'est-il donc passé au Synode P (R. Salaün) — Cheminement pour retrouver la réalité de l'Eglise et la construire aujourd'hui (Les Services) — Document de l'Equipe centrale.
- n° 32 :** L'expérience de Dieu vécue aujourd'hui : Thérèse Martin, Louis Augros, Jean-Marie Ploux — Croire et annoncer Jésus-Christ (travail d'un atelier).

Sur les grands chantiers

René Caclin

**Bistrot... boulot...
dodo...**

6 h 15 - 12 h ; 13 h 30 - 19 h. Cela, six jours par semaine, soit 66 h par semaine. C'est un minimum. En réalité, au moins 2 ou 3 jours par semaine, il faut « couler », ce qui fait terminer la journée à 20 h ou plus (22 h 30). Une semaine de 72 heures !

Voilà l'horaire de travail de ceux qui bâtissent les studios de « L'ALPAGE » à LA ROSIERE (station de ski) 1850 m d'altitude. Ajoutez à cela qu'environ la moitié des ouvriers ne « descendent » pas le samedi soir et travaillent encore le dimanche matin.

Inutile de dire qu'en dehors de ce temps de travail, il ne reste plus grand'chose pour les repas et le sommeil. On travaille, on s'alcoolise un peu, on dort.

Cela se situe dans une station de sports d'hiver, hors saison, donc en sommeil ; pas de distraction, pas de journaux, pas d'information. A 7 dans une chambre, on ne peut pas écouter la radio si on ne veut pas gêner les copains. Lire est impossible ; la lumière empêcherait les autres de dormir. De toute façon, on est trop abruti pour avoir envie de penser, de lire et, à plus forte raison, de se recueillir.

**" Les prisonniers
du boulot "**

Il ne s'agit pas d'un travail à un rythme humain (c'est pire qu'à la tâche). Le matin, on sait ce qu'il faut faire dans la journée. Et la journée se terminera lorsque ce sera fini. Evidemment, on a toujours le conducteur de travaux sur le dos et qui ne sait pas commander sans gueuler et jurer (il faut bien affirmer son autorité comme on peut).

Le chef de chantier est bien trop jeune (19 ans). Passablement incompetent, et aucun sens de l'organisation du travail, ce qui n'arrange rien.

Malgré cela, ce qui compte, c'est uniquement le rendement. Peu importe les hommes ; ce qu'il faut c'est que « ça monte » dans n'importe quelles conditions, même avec un matériel insuffisant. Que les hommes se crèvent, peu importe. Vers 16 heures, subitement un bruit court : « ils veulent encore couler ça et ça » ; on sait ce que cela veut dire : c'est encore des heures en perspective et, malgré soi, on accélère encore le rythme.

" Merci patron "

Surtout, ne pas croire qu'un tel travail, à cette cadence, loin de sa famille, en altitude donc plus pénible, dans des conditions précaires de logement, nourriture de mauvaise cantine, froid (— 15 le matin, + 30 à midi) soit compensé par quelque avantage. Certes l'hôtel est payé par le patron, mais on ne touche évidemment aucun frais de déplacement. Tout juste 2 heures sont payées pour « monter » le lundi et 2 h le samedi pour « descendre » ; mais si, pour quelque raison personnel, on ne fait pas la semaine complète, on perd évidemment ce temps de transport !

Les tarifs horaires sont les mêmes « qu'en bas ». Aucune prime spéciale (au moins les 2 premiers mois, elle n'est venue que le troisième mois). Et il ne faut pas chercher à comprendre.

Le travail du dimanche et jours fériés est payé à 50 %... Après la première paye (5 F de l'heure), je réclame au directeur de travaux : il a deux réponse : « je trouve que les coffrages, ça n'avance pas tellement » (comme si j'étais le seul coffreur !...).

« Il y a les jeunes, eux, ils y vont... ». Ça veut dire : « vous commencez à être vieux, ce qu'il faut, c'est du rendement : un étage par semaine ».

Evidemment, il est vrai que pour suivre ce rythme il faut être en pleine force de l'âge. Passé 40 ans, on a du mal à suivre dans ces conditions. « C'est pire qu'à Cayenne » disait le plus vieux du chantier (51 ans), le seul plus âgé que moi.

La moyenne d'âge est très jeune : entre 18 et 25 ans pour la plupart.

Tout est tellement bien orchestré qu'on risque de se laisser prendre au piège « si on termine dans le temps, je vous promets une bonne prime »... On l'attend encore ! Facilement les copains tombent dans le « jeu » de ce rythme. « Il faut finir avant la neige. En montagne c'est comme ça on ne peut rien dire ». Un copain proposait au conducteur de travaux de « forcer un peu cette semaine pour avoir quand même les 2 jours fériés (dimanche 31 et Toussaint) ».

Le 11 novembre on nous fait travailler sans nous demander notre avis, à 50 %... Sur ma dernière feuille de paye, il manque 12 heures. Lorsque je réclame, on me répond : « je compte les heures de tra-

Les Temps modernes selon Charlot

vail effectif, je ne compte pas les heures de chauffe ». Bref, depuis la neige, on nous a automatiquement enlevé 1 h ou 1/2 h par jour, car « le rendement n'est pas le même ».

Cependant l'horaire officiel n'a pas changé. Ici, pas question d'intempéries. Bref, c'est le conducteur de travaux qui fait la loi. Il n'y a rien à dire.

Inutile de parler de vestiaire, réfectoire... si on réclame, on répond : « il vous faut un palace ». Résultat, on ne se change pas pour aller manger le midi ; certains, même pas les soirs. Il est vrai qu'il faut faire un réel effort pour rester à peu près propre, se raser, se changer.

ou : là où l'Homme n'est plus un homme.

Le nombre de nationalités représentées sur le chantier crée évidemment des divisions (Portugais, Nord-Africains, Italiens, Turcs, Français). Autant de clans fermés qui se jalourent, se critiquent ; pas question de s'unir. « Avec les autres, c'est pas possible ».

Même dans le travail, c'est chacun pour soi. J'ai fait équipe avec deux Portugais ; ils n'ont fait aucun effort pour parler français (alors qu'ils le parlent fort bien)... Ça ne rend pas les relations très faciles, même seulement sur le plan travail. Le rythme, la fatigue, fait qu'on s'engueule facilement pour des bricoles (même entre bons copains). C'est d'ailleurs seulement dans ces moments de plus grande fatigue et d'énervement que viennent les réactions ; face au chef, elles sont violentes et se terminent toujours par « si t'es pas content, tu peux prendre ta caisse ».

Comptent seulement le travail et la nourriture. Après un mois, à l'hôtel, la nourriture a baissé sensiblement en quantité et qualité. C'est la dessus seulement que j'ai vu réagir un peu. Mais la plupart râlent par derrière ou laissent les plats repartir à la cuisine.

A l'hôtel également on est parfaitement exploités. De toute façon, on ne sera jamais des clients de la station, les hôteliers le savent bien ; nous sommes cependant une clientèle sûre (il n'y a pas d'autre hôtel capable de nous recevoir). Pour eux, le principal est donc de gagner le plus possible sur nous ; résultat, ce n'est plus un hôtel, c'est une très mauvaise cantine, un très mauvais cantonnement.

Bref, pas de réaction sur l'essentiel de nos conditions de vie. On laisse faire, on est vaincu, on a baissé les bras : « C'est comme ça en montagne, on n'y peut rien ; si on dit quelque chose, on se fera foutre à la porte ».

Aucun sujet de conversation (sauf travail et nourriture).

On ne parle pas politique, pas plus syndicat ; on ne veut même plus savoir quels sont nos droits : « de toute façon ILS ne nous donnent que ce qu'ils veulent nous donner ».

Lorsque j'ai demandé s'il y avait un syndicat dans la boîte (550 ouvriers) on m'a répondu : « il y en avait un, il était pour le patron ».

C'est à peine si on parle du tiercé. Même plus des femmes... On ne siffle plus les filles qui passent sur la route. On a l'impression que, même pour ceux qui sont mariés, la vie de famille n'a plus sa place ; très rares sont ceux qui reçoivent des lettres. Dans un fait divers du journal local, je vois la mort, par accident de travail, d'un ouvrier de l'entreprise (père de famille nombreuse). Je lis l'article aux copains. Réaction : « Ça va leur coûter cher (aux patrons), ça fait le deuxième en six mois ». Rien sur la famille, rien sur la sécurité.

On n'est plus que des brutes au travail, des machines à rendement. On n'ose même plus prendre une cuite le soir, car on sait que le lendemain la journée en serait encore plus dure.

On n'est plus des Hommes.

La cadence de travail, le nombre d'heures, ont pris toute la place.

Impossible d'aller chez le coiffeur, d'acheter la moindre des choses ; le samedi soir, tout est fermé lorsqu'on redescend, le lundi ce n'est pas encore ouvert. A la station, on ne peut trouver que des bricoles, et bien plus cher qu'ailleurs.

Mais en faisant des heures (certains plus de 300 heures par mois) on sait qu'à n'importe quel prix horaire on aura une grosse paie à la fin du mois (près de 200 000 anciens francs pour les mieux payés). Cela permet aux émigrés, Portugais en particulier, de partir pendant la saison d'hiver, pendant 2 ou 3 mois ; ce qui les arrange bien et le patron aussi.. Mais que reste-t-il des conquêtes ouvrières ?

« On est ouvrier, on le restera toujours » ; « les patrons ont l'argent, ce sont eux qui commandent » ; « nous, on ne peut que s'écraser ». Et de fait, on s'écrase bien. On est en train, sans s'en rendre compte, de torpiller tous les avantages acquis, à quel prix, depuis des années, par les copains.

Avec le temps qui passe, la fatigue qui s'accumule, les déceptions lorsqu'on réclame, on finit facilement par se laisser prendre par le système. On ne sent plus tellement les besoins élémentaires à tout homme, on se fait à la situation ou en s'en va. A vrai dire on se « clochardise » (bien plus qu'aux Sans-Logis de Caen). Ne comptent plus que deux choses : le travail et le ventre. L'alcoolisme, bien que non aigu, est réel. La sensation de force, du coup de fouet, de gaîté que donne l'alcool, on en a finalement besoin pour tenir le coup.

Jésus-Christ
Eglise où es-tu ?

A ce sujet, il n'y a rien à dire pour la toute simple raison que le problème ne se pose pas. Il n'y a pas de problème. D'ailleurs, comment l'Eglise pourrait-elle parvenir jusque sur ces chantiers, si ce n'est par quelques P. O. (il y en a eu quelques-uns dans la région sur les barrages, on s'en souvient encore).

Ce monde est déjà en dehors de la société, il est évidemment à plus forte raison en dehors de l'Eglise.

A ce sujet, on peut dire que tout est à faire. Même si, dans leur village d'Italie ou du Portugal, les copains ont comme une certaine Eglise, ce n'est pas cette Eglise-là dont ils ont besoin ici..

Si on parle un peu de tout cela à des gens d'Eglise, prêtres ou chrétiens il y a deux réactions :

OU BIEN ils se scandalisent en pensant que des hommes peuvent accepter de vivre cela. Il est vrai qu'il faut avoir perdu une bonne part de ce qui fait qu'un homme est un homme ;

OU BIEN ils disent : c'est impossible. Evidemment lorsqu'on connaît la classe ouvrière par le biais des militants d'A.C.O., c'est un tout autre visage que l'on voit.

Ce visage-là aussi, il existe, il faut le savoir ; mais pour le savoir, il faut être dedans.

En participant aux obsèques de Raymond Bouttefeux

André Depierre

Ses camarades de travail et du syndicat, comme les amis de son équipe sacerdotale l'ont trop respecté — dans la vérité de ce qu'il fut et demeure — pour que je verse dans l'éloge posthume. Et je l'ai moins connu qu'eux... Cependant, sa mort nous a manifesté des choses essentielles qui furent exprimées par les uns et les autres. En les recueillant ici, j'essaierai de ne jamais outrepasser ce que ses compagnons de tous les jours ont dit.

Un ouvrier de ses amis a fait ce constat : « Il a fallu sa mort pour nous révéler le profond de ce qu'il a été ». Et, de fait, pendant les quelques jours qui ont suivi son départ, vingt signes ont manifesté ce que fut fondamentalement sa vie.

Bien sûr, une grande peine étreint la foule de camarades, de militants, d'amis et de parents rassemblés pour la double célébration. Et pourtant, on ne sent aucune tristesse. Ce qui saisit et met en communion ces hommes et ces femmes, debout autour du cercueil, c'est, avec évidence, la fierté de l'avoir compté comme l'un d'entre eux, et la résolution commune de continuer à sa place les tâches

hier assumées par lui. Cela fut affirmé plusieurs fois, en conversation privée et en public.

Ses amis ont décidé que la cérémonie se fera en deux temps : à l'église, puis sur la place de la mairie de Vénissieux. Mais il n'y aura aucune discontinuité entre les deux actes de la célébration. Des militants syndicalistes et les prêtres l'ont préparée ensemble. Une délégation de ses camarades de travail a entouré sa dépouille, ici et là. Les mêmes gerbes l'y fleurissent : offertes par les parents, les vieux amis de Vénissieux — où il fut vicaire autrefois — les prêtres-ouvriers de Lyon, la section syndicale, la cellule communiste de l'usine et d'autres...

A la même heure, l'usine débraye, en hommage au camarade parti trop vite pour s'être trop donné...

Pour assurer les frais des obsèques et du transport au cimetière familial en Belgique, une collecte y a été organisée : elle dépasse 5.000 fr. La signification de ce geste est d'autant plus claire que tous savent la famille de Raymond aisée. Mais sa nouvelle famille — celle qu'il s'est choisie depuis six ans — c'est la classe ouvrière, et

d'abord les travailleurs de chez Brandt. Ceux-ci, sans phrases, montrent qu'ils l'ont bien compris : c'est à eux que revient la charge de son inhumation.

L'une de ses sœurs vit au Brésil, elle aussi consacrée au service d'autres opprimés. Mais à la nouvelle de son décès, son père, sa mère, son frère et son beau-frère sont arrivés de Belgique. La section syndicale obtient l'autorisation de les recevoir et de leur rendre hommage dans l'usine même où la mort est venue le chercher. Rien là qui ne puisse être interprété comme un privilège accordé par la direction au « prêtre » que fut Raymond ; en effet, elle refuse l'entrée de l'usine au prêtre-ouvrier qui les accompagne en voiture.

Chacun a emporté chez lui un tract tiré par la section syndicale de l'entreprise. En gros titre : « Un homme véritable ». « Nous avons la douleur de vous annoncer la mort du meilleur d'entre nous »... Ce n'est pas un mot gonflé. En quelques phrases courtes, réservées, dignes, on le montre tel qu'on l'a connu et qu'il demeurera dans la mémoire de ses camarades. Les hommages sur la place expliciteront encore les qualités d'être dont il a témoigné : l'amitié vécue comme un absolu - le dévouement infatigable - la parole courageuse et toujours nette - le scrupule professionnel - la compétence laborieusement acquise du militant - le souci et l'écoute de tous - enfin, le prêtre-ouvrier, fidèle à la foi donnée.

Il est patent, cependant, que personne ne veut accaparer Raymond. On ne cite ni titre ni hauts faits syndicaux. On l'aime trop pour aller contre sa rectitude et sa modestie : chacun sait que c'est seulement en regardant son intégrité qu'on peut retrouver sa vraie figure.

Mais, pour bien marquer tout ce qu'il fut, il faut situer Raymond avec ses racines et dans toute son histoire. En même temps qu'à lui, les responsables syndicaux rendent hommage à « tous les prêtres-ouvriers » qui ont fait le même choix que lui. Et ils remercient ses parents « d'avoir donné un tel fils à la classe ouvrière ». Deux d'entre eux accompagneront, d'ailleurs, sa dépouille mortelle jusqu'en Belgique. Neuf prêtres-ouvriers belges ont demandé leur demi-journée pour les y rejoindre pour le dernier au-revoir. L'un d'eux, qui fut récemment licencié « pour ses idées », écrit : « Ce qui s'est passé autour de la mort de Raymond nous a été rapporté par ses amis du syndicat. Tout cela retrace le sens de sa vie. Cette série de faits inhabituels exprime la fraternité ouvrière et l'amitié qui sont Esprit vivant, au cours de toutes les luttes menées ensemble pour plus de justice ; qui est Esprit capable de résurrection, puisque capable d'outrepasser la mort. Le sens de la mort est expliqué : aboutissement, couronnement de toute une vie : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ». Les fleurs, dont les copains ont abondamment entouré le cercueil, sont les vraies expressions d'une amitié, d'un amour qui fait ressusciter Raymond avec le Christ ». Et, connaissant bien la famille de Raymond, le prêtre-ouvrier belge ajoute : « Je suis resté en contact étroit avec ses parents depuis cet événement. Ils ont été secoués, bien sûr ; mais davantage, ils ont été amenés à surmonter leur peine, grâce à l'accueil incroyable des camarades de leur fils à l'usine Brandt, sa photo agrandie affichée sur les murs de l'entreprise — et à celui des prêtres de Vénissieux et des prêtres-ouvriers lyonnais. Ils se sont sentis tellement entourés, tellement chez eux là-bas, marqués par l'a-

mitié et la sympathie vraie et simple de tous qu'ils ont saisi, disent-ils, tout le solide de la fraternité ouvrière et de la mission des prêtres-ouvriers. La mort de Raymond est pour eux une révélation ».

Les faits rapportés ici sont collectifs et publics : qui pourrait sonder le mystère allumé au cœur

de chacun de ceux qui l'ont connu et en demeurent transformés ? « Le souvenir du Juste reste éternellement vivant. Par la mort, lui est entré dans la Paix ».

Me voilà maintenant amené à quelques réflexions plus personnelles. Puissè-je ne rien fausser et ne rien trahir !

La vocation reconnue

LA VOCATION RECONNUE par les camarades de travail. Combien de fois, depuis vingt-cinq ans, avons-nous demandé à l'Eglise d'honorer, en des prêtres ou des candidats au sacerdoce, leur appel par Dieu à partager toute la condition ouvrière ! Il ne s'agit pas d'abord de panoplie apostolique bien planifiée. L'important est que Dieu choisit et marque des hommes pour des responsabilités bien précises. Et la Bible nous apprend que ses choix ne sont pas toujours prévisibles ou raisonnables. L'origine sociale n'est pas forcément le premier critère de cette vocation, ni les besoins pastoraux du diocèse. Il dit : « Quitte ta famille et ton pays. Là-bas, je me prépare un peuple nombreux qui t'attend... à Corinthe... ou à Vénissieux ». Or, nous avons constaté souvent que, plus vite et

mieux que les responsables de l'Eglise, les travailleurs comprennent le fond de cet appel irrésistible de l'Esprit sur un homme, leur camarade. Raymond était technicien, diplômé, belge, de famille aisée... Quand il entendit l'appel du Seigneur, il vint à la Mission de France pour pouvoir être prêtre-ouvrier un jour. C'était au temps où l'Eglise barrait la voie.

Ses copains de travail ont remercié son père et sa mère d'avoir donné un tel fils à la classe ouvrière. Ils ont admiré, en celui-ci, qu'il ait été jusqu'au bout fidèle à son premier engagement contre et malgré toutes ses possibilités, intellectuelles, professionnelles, familiales et sociales.

« Je te remercie, Père, de ce que tu as révélé ces choses aux humbles et aux ignorants ».

La Foi célébrée

LA FOI CELEBREE. — Raymond avait horreur de faire étalage de la sienne. Toujours en recherche exigeante de vérité avec lui-même et avec les autres, il la passait au crible. Prenant garde de ne pas « utiliser » ses amitiés ou le rayonnement de son action militante pour divulguer ce qui était pourtant sa première raison de vivre. On sait qu'il en parlait plus facilement dans ses échanges privés. Et pourtant, au delà de sa discrétion, chacun savait bien où étaient sa source, son repère et

son Rocher. Puisque ses amis l'ont dit publiquement.

En lui, le respect d'autrui, l'autonomie voulue entre les responsabilités syndicale et ecclésiale, l'effacement du personnage clérical devant le service et l'amour quotidiens des hommes, n'ont fait que rendre plus parlant l'inexprimé, qui est l'Inexprimable.

Quand une existence est fondée sur la foi donnée, ça se voit ; les mots trop vite dits risquent de brouiller la Parole vivante qui est Vie. L'Evangile de Jésus-Christ ne

La mort acceptée

Une Eglise dépouillée, intérieure à un peuple vrai

nous a-t-il pas appris que les hommes reçoivent d'abord ce que l'on est, avant d'entendre ce que l'on a à dire ? « Il demanda à ses disciples de n'en pas parler, car l'heure de Dieu n'était pas encore venue ». Bavards et intellectuels,

Tous ont appris, après sa mort, que Raymond se savait condamné par sa maladie. Un beau-frère, chirurgien avait pensé qu'il n'avait pas le droit de lui refuser SA vérité. Et pourtant, comme un arbre accélère sa fécondité en fleurs et en fruits dans les années qui précèdent sa mort, Raymond n'a rien dit à personne ; simple-

Une foule serrée et bouleversée autour de son cercueil ; un silence débordant d'Esprit ; une Eucharistie sobre, collant au plus près avec ce que fut la vie, la foi, la mort de Raymond, prêtre-ouvrier. Un évêque effacé, béret à la main dans les rangs du peuple, à l'église comme sur la place. Qui prie, qui ne prie pas ? Qui croit à la Résurrection, qui n'y croit pas ? La frontière est d'abord en chacun de nous. Mais la survie spirituelle de Raymond, dont l'esprit, aujourd'hui, se démultiplie dans mille esprits, remplit tous les cœurs.

Voilà donc un vrai peuple, uni par cette fervente volonté de com-

soucieux d'efficacité immédiate en un domaine où tout est grâce — nous perdons le sens de Celui qui s'est dit lui-même Innommable.

Mais quand le témoignage d'« un homme véritable » est véridique, sa foi devient crédible.

ment, il a continué un peu plus et un peu mieux qu'avant.

Et le tract de l'usine ajoutait à peu près : « La mort d'un militant est une semence. Elle prépare la relève ». Etait-il besoin d'entendre les Evangiles ou saint Paul pour comprendre combien ce langage approche celui du Christ en son Mystère pascal : « Si le grain ne meurt... ».

battre pour la justice. Son âme commune affleure de partout. Car un peuple, c'est d'abord une espérance partagée et ravivée tous les jours dans les hauts et les bas de son avancée collective, vers sa libération. Les coudes serrés quand arrive l'épreuve. N'est-ce pas par ces chemins-là aussi que se construit l'histoire sainte ? Et le sacerdoce nouveau du « Serviteur » de Dieu, celui d'Isaïe, celui de la lettre aux Hébreux — celui de la prière sacerdotale que nous lisons tout à l'heure, n'a-t-il pas rempli jusqu'au bord la vie donnée, usée et offerte lucidement par Raymond ?

Allocution d'un militant syndicaliste

Mon vieux Raymond,

Parce que je suis ton ami, l'Union syndicale des Travailleurs de la Métallurgie du Rhône, ainsi que les copains, m'ont confié la lourde tâche de te rendre l'hommage que la C.G.T. et toute la classe ouvrière te doivent, au terme de ta brève vie.

Et cet hommage ne peut s'effectuer qu'à l'image de ta vie, c'est-à-dire en toute simplicité.

Je voudrais dire aussi, peut-être au risque de choquer, qu'il est impossible, malgré toute la peine que nous éprouvons, de te rendre cet hommage dans la tristesse ; ce serait tellement en contradiction avec ta personnalité, avec ton air bon enfant et ce sourire narquois qui éclairait si souvent ton visage, même dans les moments difficiles.

Aussi, nous nous efforcerons de remplacer cette tristesse par la confiance ; confiance dans l'avenir ; confiance dans cette société plus juste et plus humaine, dont toi et nous, sommes chaque jour les bâtisseurs.

Ta vie, il est bien difficile d'en retracer toutes les étapes : tu acceptais si peu de parler de toi... Ce que nous savons, c'est que — pour toi — elle a pris un sens profond lorsque tu l'as vécue dans la classe ouvrière. C'est si vrai que le Séminaire ne t'ayant pas emballé, tu es venu en France, pour vivre en usine, avec la Mission de France constituée par les prêtres-ouvriers qui militent à nos côtés.

Depuis 1964, tu es Vénissieux ;

d'abord comme dépanneur télé, mais là encore tu t'y trouves mal à l'aise. A tes copains, prêtres-ouvriers, avec qui tu vis et qui te proposent d'être technicien en usine (puisque tu avais les diplômes d'électronicien), tu refuses tout net.

Tu leur dis ton désir de vivre parmi les plus exploités et tu rentres chez Brandt.

Nous qui t'avons connu avant cette période, nous pouvons dire que c'est là que tu t'es réalisé pleinement, dans ton élément.

La fin de ta vie a été une période où tu étais profondément heureux et tu es mort au travail, comme tu le souhaitais secrètement.

Nous savons aujourd'hui, et aujourd'hui seulement, que tu étais parfaitement conscient de la gravité de ton état ; ton beau-frère, qui t'avait opéré en 1968, t'en avait informé sans détour, comme tu l'exigeais. A l'époque, il t'avait donné très peu de temps à vivre.

Et c'est à nos yeux une des raisons supplémentaires qui font que nous apprécions ce que tu nous a donné :

— Ton amitié, sincère, profonde, loyale, qualité combien difficile à mettre en valeur dans la bataille que nous menons tous les jours.

— Ton dynamisme et ta joie communicative, dans la vie syndicale comme dans les relations avec les copains.

— Ton don total de toi-même qui se retrouve dans l'organisation du Syndicat où tu savais si bien

t'effacer pour que les autres prennent des responsabilités alors qu'il t'aurait été souvent plus facile de faire toi même le travail.

— Enfin, le sérieux qui t'animait dans ton travail, aussi bien de militant que d'ouvrier-contrôleur, pour lequel la Direction n'a jamais pu te prendre en défaut, malgré toutes ses tentatives.

Si nous venons, dans un hommage syndical, de parler tour à tour du militant de la C.G.T. et du prêtre que tu étais, c'est parce que nous refusons de couper ta vie en tranches. Que tu sois prêtre, ne nous gêne nullement. Bien au contraire, nous en tirons une bien légitime fierté car, par ton choix syndical, tu as démontré que la C.G.T. est vraiment ouverte à tous et que chaque travailleur, quelles que soient les convictions politiques, philosophiques et religieuses qui l'animent, y a sa place.

Tu as adhéré à la C.G.T. parce qu'elle propose de supprimer par la lutte des classes, l'exploitation, de l'homme par l'homme, parce qu'elle lutte pour construire une société socialiste.

Enfin, tu as œuvré, avec tes camarades, pour que, chez Brandt comme ailleurs, la C.G.T. soit un syndicat de masse et de classe.

Après la stupeur, puis la grande tristesse dans laquelle la nouvelle de ta mort a plongé tous tes amis, aujourd'hui, nous devons réagir. Réagir car il le faut bien, réagir car c'est ainsi que tu l'aurais voulu.

Et la meilleure façon d'être fidèle à ta vie et à ta mémoire, n'est-ce pas de CONTINUER LE COMBAT, celui de la classe ouvrière, contre ses exploiteurs et pour sa libération, celui précisément pour lequel tu avais opté et auquel tu participais chaque jour,

à la CIAPEM, avec tes compagnons de lutte.

A vous, les travailleuses et les travailleurs de Brandt, qui êtes si attristés, à vous de mettre toute votre fidélité à l'œuvre de Raymond, en continuant la bataille, en vous partageant et en prenant chacune et chacun, un petit bout de son immense activité.

Pour sûr, c'est ainsi qu'il l'aurait voulu, n'en êtes-vous pas persuadés ?

A nous tous aussi de ne pas oublier dans notre vie de militant, l'exemple de générosité et de simplicité qu'était Raymond.

Ainsi, le sacrifice de sa vie pour la classe ouvrière n'aura pas été inutile : ce qu'il a semé va continuer de mûrir, de pousser et déjà riche s'avère la récolte pour le mouvement ouvrier.

C'est ce souvenir que nous garderons, en remplaçant le sentiment de tristesse qui nous anime, par un sentiment de confiance.

Confiance dans l'avenir de la classe ouvrière, car aussi bien le travail de tous que les sacrifices comme celui de Raymond, en apportant plus de bonheur aux travailleurs, les rapprochent du jour où sera finie l'exploitation de l'homme par l'homme.

Merci, Raymond, de nous l'avoir si discrètement rappelé.

Merci, d'avoir œuvré si ardemment pour l'unité d'une seule classe ouvrière unie dans un même combat.

Merci, pour ton courage, ta générosité et ton amitié aussi profonde : ils sont pour nous, valeur d'exemple.

A Monsieur et Madame BOUTTEFEUX, les parents de Raymond, à Fernand BOUTTE-

FEUX, son frère, à Christian BOTTMAN, son beau-frère et ami. qui nous ont fait l'honneur et la gentillesse d'être présents à notre hommage syndical à vous quatre, si admirables de courage et de dignité, le mouvement syndical de la Métallurgie lyonnaise vous adresse ses sentiments de solidarité et d'amitié qui vous aideront, nous en sommes persuadés, à supporter cette dure épreuve.

Nous n'oublierons pas tout l'ap-

port, oh combien positif, que votre fils lui a donné.

**

Chers Amis,

Chers Camarades,

Avant de nous séparer, nous vous demandons d'observer une minute de silence à la mémoire de

Raymond BOUTTEFEUX

Militant de la C.G.T.

Prêtre-ouvrier

qui a fait don de sa vie pour la libération de la classe ouvrière.